

*Jean-Pierre STECKIEWIEZ*

*Polacy*

*(Les Polonais)*

*Nouvelles*

## *Avant- propos*

Quand pour la première fois j'ai franchi la frontière polonaise, j'ai respiré avec délice l'air du pays de mes ancêtres et j'ai pleuré.

C'était en 1967. J'avais vingt-six ans. J'ai eu d'autres occasions de pleurer au cours de ce séjour : sur la misère des Polonais en général, de ma famille en particulier (oncle et tantes aujourd'hui décédés, cousins, cousines...); sur les enfants en haillons qui quêttaient des *groszes* (centimes) au bord des chemins quand ils ne s'enfuyaient pas en découvrant ces monstres en ferraille qui approchaient ; sur la tristesse matérielle de leur environnement : routes pavées où ne circulaient que des carrioles tirées par des chevaux, où poussaient des herbes folles que les roues de ma voiture couchaient sans ménagement, maisonnettes en planches couvertes d'un mauvais chaume ; sur l'agriculture moyenâgeuse : parcelles minuscules où les moissonneurs oeuvraient à la faux ou à la faucille et nouaient avec de la paille les javelles de seigle ou d'avoine étique, où des chevaux tiraient des brabants ou des herses d'une autre époque. Par contre j'ai apprécié la chaleur, la gaieté et la générosité de mes hôtes. Ils offraient, en plus de leur amitié et de leur affection spontanées, tout ce qu'ils possédaient : pain, *miseria* (cornichons à la crème), charcuterie et, naturellement, la sempiternelle *wodka* qu'il fallait boire *do dna* (cul sec).

A cette époque-là encore (comme cela s'était produit en France durant les quelques années qui suivirent la seconde guerre mondiale), nombre de produits de première nécessité s'achetaient à la carte : viande, charcuterie, sucre, vêtements... D'où d'interminables queues avant l'aube à la porte des magasins d'état pas toujours ravitaillés. Est-il utile de préciser que café, bananes, oranges... étaient quasiment introuvables ? Il existait bien des *Pewex* (magasins qui vendaient des *produits occidentaux*) mais il fallait payer en dollars, marks ou francs. D'où un marché parallèle de l'argent : les changeurs clandestins offraient trois à quatre fois plus de *zlotys* que les banques ou les *kantors* (bureaux de change). Aussi, lors de mes séjours suivants, je portais le coffre bourré de victuailles, de médicaments, de vêtements même usagers (que la famille revendait s'ils ne convenaient pas), d'objets insignifiants précieux pour eux (stylos à bille, lames à raser...).

La chute du mur de Berlin et l'effondrement du bloc russe ont bouleversé la vie des Polonais. Ma famille et mes amis habitent désormais de jolies maisons, possèdent voitures et ordinateurs, jouissent d'Internet et du portable... et je ne pleure plus en franchissant la frontière polonaise, je respire avec délice l'air du pays de mes ancêtres en roulant sur des routes parfaitement macadamisées où je croise des voitures de toutes marques immatriculées en Pologne.

Les personnages des nouvelles qui suivent sont à la fois réels et/ou imaginaires : j'ai adapté librement des fragments de leur vie à partir des récits oraux qu'ils m'ont faits de leur vivant. D'ailleurs, eux-mêmes, en me les racontant, n'ont-ils pas adouci ou noirci la réalité ? Peu importe : je ne prétends pas faire œuvre d'historien ou de biographe.

La dernière partie est consacrée aux voyages que j'ai effectués en Pologne depuis 1967.

## *Maria*

*Été 1929. Quelque part dans l'immense plaine de l'Europe centrale, en Pologne, non loin de la frontière ukrainienne.*

Maria avance sur le chemin envahi par l'herbe jaunie. Elle suit une ornière creusée par le passage des *carrioles*. Un soleil blanc a chauffé la terre toute la journée et le sol garde assez de chaleur pour brûler la plante des pieds de la jeune fille.

Sous sa blouse, elle ne porte qu'une grossière culotte qu'elle a cousue : les vêtements sont trop rares pour ne pas être ménagés, trop chers pour être achetés. Un fichu douteux couvre ses cheveux châtain clair et encadre son visage aux yeux bleus profonds, aux lèvres charnues et aux pommettes hautes.

Durant l'après-midi, pendant que sa vache pâture des jachères à la lisière de la forêt, elle a ramassé des framboises sauvages, elle en a rempli un panier d'osier. Elle pratique cette cueillette depuis sa plus tendre enfance et connaît des coins où ces fruits abondent. Puis elle a assemblé en fagot des branches mortes qu'elle a nouées à l'aide d'une cordelette agrémentée de nœuds, témoignages de maints rafistolages.

Maria se dirige vers la chaumière où l'attendent ses deux frères aînés. A vingt-et-un ans, et malgré sa petite taille, elle prétend posséder la force d'un homme. Le panier tire son bras gauche vers le sol tandis que sa main tend la longe au bout de laquelle la vache résiste dès qu'elle découvre une touffe d'herbe à son goût. Maria a passé son bras droit au-dessus de l'épaule et maintient en équilibre le fagot indocile : dès qu'il glisse un peu, une branche torse laboure le dos de la paysanne qui subit stoïquement cette agression.

Maria songe à demain. Elle partira bien avant l'aube pour le marché de la ville, une ville tentaculaire distante d'une douzaine de kilomètres. Deux heures de marche ne l'effraient pas. Simplement, au fil du temps et de la distance, le panier changera de plus en plus souvent de main. Maria espère vendre ses framboises un bon prix. Avec les zlotys récoltés et ses dernières économies, elle achètera des chaussures. Pas par coquetterie. Ni même par souci de confort. Non. Elle sait seulement qu'elle évoluera bientôt dans un monde où les femmes possèdent au moins une paire de chaussures.

Maria peine. Des rigoles de sueur coulent entre ses seins, le long de sa colonne vertébrale, sur son visage que la poussière et les branches accrochées au passage ont maculé. La paysanne se courbe un peu plus, demande grâce : elle s'arrête, jette bas son fagot, pose son panier de framboises. Blanka (Blanche) accepte ce répit : ses mamelles regorgent de lait et la gênent pour marcher.

Maria observe la plaine qu'elle a traversée. De minuscules parcelles la partagent. Des tas de javelles bien alignés, des récoltes sur pied, des champs de betteraves ou de luzerne étriqués dessinent un véritable patchwork. La forêt souligne l'horizon d'une barre noire devant laquelle un cheval au galop tirant une *carriole* défile dans un silence sépulcral. Ce paysage, elle l'adore, il lui procure un bonheur simple et rassurant.

Brusquement, au-dessus de la ligne des arbres, une masse sombre investit le ciel. L'orage, prévisible après cette journée torride, l'orage approche, poussé par le vent qui se lève et s'élanche en charriant l'odeur épicée des foins et des moissons.

L'air fraîchit et Maria frissonne. Ou peut-être frissonne-t-elle parce qu'elle craint la fureur du ciel ? De ce ciel qu'elle prie pourtant chaque jour que Dieu fait. Elle ramasse panier et fagot, elle exhorte Blanka à accélérer le pas, elle apostrophe l'animal qui ne comprend pas la soudaine nervosité de sa maîtresse.

Le tonnerre donne de la voix, roule et gronde. Le vent monte, un tourbillon soulève un nuage de poussière arrachée à un champ nu. Maria lève les yeux : plus d'un kilomètre la sépare de la chaumière. Elle appelle à l'aide son père disparu durant la première guerre mondiale, sa mère décédée quatre ans plus tôt, tellement percluse de rhumatismes et cassée par les travaux de la terre qu'on avait brutalisé sa carcasse déformée pour l'obliger à prendre place dans son cercueil.

Un sentiment de révolte décuple l'énergie de la jeune fille. Elle se battra pour modifier le cours de son destin, pour mériter un avenir meilleur. Elle ne craint pas un nouvel avenir, elle se sent prête à y plonger.

Une première goutte éclate sur sa main, la pique telle une brûlure parfaitement circonscrite. La jeune fille se débarrasse de son fagot, elle viendra le chercher plus tard. Elle ramasse une poignée de paille au bord du champ et ôte son fichu pour en recouvrir ses précieuses framboises. Elle repart, suivie de Blanka devenue craintive et docile.

L'orage se déchaîne. Les éclairs zèbrent le chaos du ciel, le vent hurle et agite un magma de nuages terrifiants. Maria ne comprend pas cette colère divine. Ses lèvres murmurent une prière, demandent pardon pour des péchés imaginaires et des fautes qu'elle commettra peut-être dans un autre monde, acceptent des pénitences imméritées

et supplie pour gagner d'inutiles absolutions. Ses larmes se mêlent à l'eau céleste et ruissellent sur son visage.

Maria avance toujours. Elle se courbe pour protéger son panier. La pluie trempe sa blouse, le vent plaque l'étoffe qui colle à la peau d'une manière indiscreète, ses cheveux dégoulinent, ses pieds pataugent dans la boue jusqu'aux chevilles.

Le tonnerre hausse le ton, la lumière des éclairs aveugle Blanka qui meugle pour manifester son désarroi, le vent recherche le moindre obstacle pour hurler sa colère. Maria récite un *Pater* et un *Ave*, elle rappelle à Dieu qu'elle est orpheline et vit misérablement dans Sa crainte et Sa vénération. Prières vaines : l'orage, à la recherche de son paroxysme, redouble de violence.

Quand Maria atteint la pâture plantée de poiriers et de pommiers aux fruits acides qui jouxte la chaumière, le vent tombe soudain et, ironie du sort, le déluge mue en une pluie paisible. Dans l'étable que la vache partage avec une vieille jument à l'allure apathique, quatre porcs grognards et un veau aux yeux globuleux, Blanka pousse un meuglement de satisfaction. Marie la bouchonne, elle songe d'abord à l'animal alors qu'elle-même frissonne sous le tissu devenu une autre peau glacée. Avant de traire la vache et de nourrir son petit monde, elle décide de regagner la chaumière pour y déposer son panier et se changer. Elle quitte l'étable aux odeurs riches, s'élance à travers la cour gorgée d'eau, où ses pieds enfoncent.

Ce n'est pas le moment de tomber malade, pense-t-elle. Alors tous mes plans échoueraient, me condamnant à poursuivre une désespérante routine. Non, surtout, ne pas tomber malade.

Maria pénètre dans la première pièce encombrée d'ustensiles hétéroclites alignés sur le sol de terre battue.

Elle entre dans la salle commune.

A droite, le poêle en terre réfractaire où elle cuisine, cuit le pain, et sur lequel on se couche certaines nuits d'hiver. De chaque côté, des alcôves fermées par des tentures abritent les lits. En face, deux fenêtres garnies de rideaux fleuris encadrent un buffet vermoulu. Le plancher craque. Sur les murs, des images pieuses naïves attirent le regard. Des poutres mal équarries soutiennent le plafond planchéié.

Au centre de la salle, une table. Et, autour de la table, Edward et Tomasz, les frères de Maria, jouent aux cartes avec Piotr, leur ami, une espèce de géant au visage mafflu amoureux de Maria. Sur la table de bois brut, trois *kieliszek* (petits verres) et une bouteille de *wodka* largement entamée.

Sous la fenêtre gauche, un métier à tisser porte un embryon de nappe. Maria note que la longueur du tissu a moins augmenté depuis midi que le niveau de l'alcool n'a baissé dans la bouteille. Les trois garçons observent la jeune fille en coin, gênés par le spectacle d'oisiveté et de beuverie qu'ils offrent.

-Sale temps, dit Edward.

-Tu es toute trempée, remarque Tomasz.

-Tu vas attraper la mort, s'inquiète Piotr.

Maria grimace son mépris et s'abstient de livrer le fond de sa pensée. Elle fixe le métier à tisser. Jamais elle ne verra achevée cette nappe, elle ne consacrerait pas des journées entières à broder des fleurs joliment colorées pour en tripler le prix. En son absence, qui accomplira ce travail ? Qui fera sa besogne dans les champs ? Qui traitera Blanka ? Qui nourrira les porcs et le veau ? Qui nettoiera la chaumière et colmatera le toit percé ? Qui cuisinera ? Qui cuira le pain ? Qui fabriquera le fromage blanc et le beurre ? Qui ravaudera les vêtements, les emmènera à la source pour les laver à grande eau dans le baquet installé sur la brouette ? Qui ... ? Qui ... ? Et qui ... ?



Edward fréquente bien une jeune fille qui prendra volontiers la place de Maria dans la chaumière, une bonne amie bavarde et grasse comme une oie à Noël mais que le travail rebute. Tomasz le mélancolique contempera la canette, jettera un regard désabusé avant de lancer sa navette, et le temps coulera, et tout tombera en ruine.

Une année, c'est court et long à la fois, songe Maria en s'isolant derrière le rideau de son alcôve. De sous sa paillasse en paille de seigle craquante, elle tire le livre de Marek Pisarz, *Voyage en France*. Ce livre a bouleversé sa vie. Quelques mois auparavant, il a attiré son regard dans la vitrine de la librairie de la place du marché de la ville. Maria a sacrifié l'argent de la vente d'un demi panier de cèpes et de girolles pour se le procurer. Sur le chemin du retour, elle s'écarta pour le feuilleter à l'abri des regards indiscrets. Comme si elle commettait un péché mortel. Sa maman l'avait initiée à la lecture dans un missel aux pages jaunies manipulées par des générations d'ancêtres aussi illettrés que pieux, ce qui est peu dire.

Elle découvrit Paris et la Tour Eiffel, les ruines de châteaux forts, les joyaux de la Renaissance, les cathédrales témoignages de la ferveur populaire des siècles passés, elle découvrit les mers et les montagnes, les modes des saisons, tout ce qui roule et tout ce qui vole. Étonnant voyage. Voyage fabuleux. La France lui parut un nouvel Eden –sans offenser Dieu, la vie ne pouvait être qu'heureuse parmi toutes ces richesses.

Maria se renseigna, elle rencontra d'autres jeunes avides comme elle d'horizons nouveaux, à la recherche d'un bonheur hypothétique, d'une fortune improbable. Elle effectua les démarches nécessaires afin d'obtenir un passeport, un visa et un contrat de travail pour la France. Sous la pile de vêtements préparés pour le grand départ (seule la paire de chaussures manque), elle palpe avec jubilation ces documents qui l'autorisent à rejoindre le Dépôt de Travailleurs de Toul où l'attend une affectation d'un an à un emploi de vachère dans une ferme.

Quand Maria reparaît, elle porte une blouse sèche. Son visage irradie. Elle regarde les trois hommes avec un œil neuf. N'a-t-elle pas elle-même changé ? Elle ne leur a pas menti, elle leur épargne la vérité. Pèche-t-elle par omission ? Ce nouveau monde qui l'attend n'est-il pas un monde de mensonges, de compromissions et d'égoïsme ? Est-il un monde de liberté ou d'esclavage ?

Maria s'ébroue pour chasser des pensées de trahison, pour refouler de vains remords, des inquiétudes prématurées. Elle observe son visage dans la glace accrochée près de la porte. La pluie a lavé et rougi sa peau, ses cheveux ont commencé à sécher et frisent comiquement. Derrière elle, heureux présage, le soleil éclabousse les fenêtres. Les hommes ignorent qu'elle les quittera la semaine prochaine. Maria ne sait pas qu'elle mettra trois jours pour traverser l'Europe dans un wagon sans confort. Qu'elle connaîtra les tribulations communes aux émigrés. Qu'elle ne reverra jamais la Pologne. Que plus de six décennies de labeur, de bonheurs et de malheurs l'attendent.

Maria ne sait rien puisque rien n'a commencé.

## *Edek*

L'essentiel de la besogne consiste à tracer le premier sillon. Puis le cheval suit le sillon, la charrue suit le cheval et le paysan suit la charrue.

A quoi pense un paysan qui suit la charrue qui suit le cheval qui suit le sillon ?

Edek pense qu'il est un paysan heureux. Bien sûr il connaît la ville pour s'y rendre plusieurs fois l'an, il y livre une partie de sa production, il en ramène du charbon, du matériel et des matériaux divers. Il exècre la ville.

Edek exècre les espaces et les couleurs de la ville. Des maisons trop hautes, des immeubles crasseux bordent des rues étroites où le soleil ne pénètre pas, où l'horizon manque de tous côtés. Pour retrouver le ciel, le paysan lève la tête, regarde au-delà de la lèpre des façades de pierre ou de béton portant en lettres quasiment effacées des raisons sociales périmées. Seuls le château et la cathédrale –témoignages de la puissance terrestre d'anciens seigneurs ou de la ferveur populaire envers Dieu tout puissant-, seuls le château et la cathédrale lui agréent.

Edek aime son village perché sur la rive haute de la Vistule. De là il découvre sa Masovie natale au ciel changeant, vaste plaine dont les lointains s'estompent dans une brume bleuâtre, immensité sillonnée par des ruisseaux paresseux bordés de saules bossus. Les champs de céréales, de pommes de terre et de betteraves dessinent un échiquier infini sur lequel sont posées des pièces de pins, de frênes et de bouleaux.

Edek exècre les bruits de la ville. Pétarades, ronflements des moteurs de motos, de camions et de rares voitures ; sons rauques des Klaxons qui se veulent joyeux ou impérieux ; grondements des usines où se mêlent les vacarmes de mille machines... toute la ville répand même au-delà de ses limites une rumeur détestable à la fois faible et immense, assourdie et grave.

Edek aime le chant du coq, le caquetage de la volaille, les hennissements du cheval, les meuglements de la vache et les abois du chien de garde. Il aime les chants des oiseaux dans les vertes frondaisons, celui de la brise qui court sur la plaine si plate qu'elle paraît sans fin. Il aime le bourdonnement des abeilles ivres de nectar.

Edek exècre les odeurs de la ville. La puanteur des gaz d'échappement se mélange au fumet des cuisines, aux odeurs fades ou épicées des restaurants, aux relents de la fumée des usines qui se déchire et retombe en lambeaux.

Edek aime le parfum délicat des fleurs soignées par Ania, l'odeur piquante des foins, celle plus suave des moissons et des trèfles aux fleurs pourpres. Il aime la senteur exquise des fruits mûris au soleil, celle de l'herbe mouillée et l'arôme entêtant des roses quand survient l'automne précoce.

Edek exècre les goûts de la ville. L'air lui-même agresse ses papilles par son acidité, une amertume aigre-douce comparable à celle des fruits et des légumes au mûrissement douteux qu'il mange à l'occasion de visites chez son beau-frère, citadin convaincu. Une seule fois il a bu l'eau du robinet, il l'a recrachée avec écoeurement.

Edek aime les goûts sauvages de la nature. Il aime déguster sur place les baies et les fruits cueillis à même les branches. Il croque les grains des céréales pour en éprouver la fermeté et les mâche longuement. Il a aussi mastiqué des herbes inconnues et goûté la terre pour en connaître la saveur.

Edek suit la charrue qui suit le cheval qui suit le sillon et pense qu'il est un paysan heureux.

## *Sosia et Tadek*

*Années 30. Non loin de Katowice.*

Le réveil déclanche sa sonnerie aigre et tressaute sur ses courtes pattes. Il agite l'assiette dans laquelle tintinnabulent des pièces de monnaie. Sosia tend le bras, arrête ce vacarme. Tadek, allongé sur le dos, ne bronche pas : il poursuit son sommeil accompagné de gémissements et de ronflements.

Sosia écarte le rideau de l'alcôve, s'assied sur le rebord du lit que son mari a fabriqué. La paille sèche du matelas craquette. La jeune femme se lève, traverse la pièce à tâtons, trouve le rideau qui voile la fenêtre. Dehors les étoiles étincellent, la lune donne à la neige une blancheur crue et dure.

Sosia frissonne dans sa chemise de nuit taillée dans une étoffe rugueuse. Elle se dirige vers le poêle qui occupe tout un coin de la salle. Elle cuisine sur son foyer, elle y cuit le pain et les galettes dans une niche aménagée en four.

Pour l'instant, elle soulève le rond central avec un tisonnier à l'extrémité tordue, elle rapproche et remue les tisons pour faire tomber les cendres. La flamme renaît, s'élève, vacille. Sosia ajoute deux bûches et met en place la marmite d'eau. Elle allume

la bougie puis la promène jusqu'à la deuxième alcôve où sommeillent côte à côte Mariolka et Mariuszek âgés de neuf et sept ans. Les deux enfants sourient aux anges.

L'eau soulève le couvercle de la marmite et commence à chanter. Sosia y jette une pincée de thé et pousse le récipient sur le côté pour réduire l'ébullition. Sur la table elle dispose quatre bols, autant de cuillères, le sucrier à demi-plein, la motte de beurre et une assiette garnie de charcuterie.

Il est l'heure de réveiller Tadek. Dans la lumière frileuse de la bougie, Sosia retrouve le visage de son mari, un visage marqué par des rides précoces que la poussière de charbon incrustée dans la peau accentue. Elle dépose un baiser sur son front, sur ses lèvres. Tadek écarte les paupières, écarquille des yeux émerveillés à la vue du visage de sa femme : la lumière enflamme ses cheveux, dessinant une auréole comparable à celle des saints des vitraux de l'église.

Tadek se redresse pour enlacer son épouse et pousse un cri de souffrance. Il retombe sur sa paille. Une douleur fulgurante court le long de sa colonne vertébrale, s'installe au niveau des reins et irradie le corps du mineur.

-Qu'as-tu Tadek ?

-Je ne sais pas. Le dos. Respirer et parler me font souffrir. Sers le thé, ça va passer.

Tandis qu'elle s'affaire, l'homme tente des mouvements. Lentement. Doucement. La douleur revient. Mordante. Aigue. Des aiguilles qui transpercent son corps. Seule la position fœtale lui paraît supportable. Quand Sosia approche, il avoue :

-Impossible de bouger. Je n'irai pas au travail aujourd'hui. Après mon angine blanche, ce sera ma deuxième absence ce mois-ci. Pourvu que...

Il laisse sa phrase en suspend. Tous deux songent aux mêmes conséquences : l'incapacité de travail, le renvoi de la mine, la misère qui supplante la pauvreté dans la chaumière. Leurs yeux s'embuent. De tristesse pour l'une, de désespoir pour l'autre.

-Tu iras à la mine en conduisant les enfants à l'école. Tu préviendras aussi Lekarz,

Un soleil pâle a tiré le village de Czarna de sa torpeur nocturne. Czarna la Noire, Czarna la bien nommée –sauf sous la neige de l'hiver bien sûr. Allongé au fond de l'alcôve, Tadek songe à ses amis mineurs. Il accompagne leur descente dans le puits et suit leur approche au long des *travers-bancs*. Maintenant il abat le minerai que Janek charge sur le convoyeur qu'il poussera jusqu'à la galerie principale...

Sosia, escortée par un courant d'air glacial, ouvre et referme la porte de la pièce. Elle a conduit les enfants à l'école, elle revient de la mine. Le froid a rougi ses joues, donné de l'éclat à ses yeux .

-Alors ? s'inquiète Tadek.

-J'ai vu le contremaître. Il a grimacé mais il m'a rassurée en me disant que vous étiez en avance sur les normes.

-Et Lekarz ?

-Il sera là vers dix heures trente, après ses consultations.

Tadek soupire. Sosia s'assied, elle remonte sa jupe jusqu'aux genoux. Elle tire ses bottes en cuir avachi, déroule les chiffons dont elle avait enveloppé ses pieds pour avoir chaud. La vue des jambes de sa femme provoque une montée de désir chez Tadek mais la douleur le rappelle à l'ordre. Il raconte :



-J'ai rêvé cette nuit. Nous étions tous les deux agenouillés au pied du lit pour prier sainte Barbe, je ne me rappelle plus pourquoi. Je pense maintenant que notre sainte patronne m'a joué un vilain tour, elle m'a empêché de me rendre au travail.

-Ne te tourmente pas mon chéri. Assieds-toi pour manger.

Tandis que Tadek se redresse en gémissant, Sosia glisse derrière ses reins deux oreillers –deux enveloppes de tissu grossier garnies de plumes d'oies, le duvet ayant été vendu pour quelques zlotys. Elle lui apporte un bol de thé sucré, une tranche de pain beurré avec des rondelles de saucisson. Un repas de roi. Tadek boit lentement, mange avec prudence puis se recouche en se mordant les lèvres pour ne pas crier sa douleur.

La vache meugle, les canards cancanent, les poules caquettent. Ce petit monde réclame. Sosia descend du poêle la vieille marmite dans laquelle cuisaient les pommes de terre, la pose sur le plancher et soulève le couvercle. Un nuage de vapeur jaillit, une odeur forte envahit la pièce. Sosia ouvre la porte de l'appentis contigu pour prendre le gourdin et écrase les tubercules avec énergie. Une énergie synonyme d'inquiétude. Puis elle enfle ses bottes encore humides, emprisonne ses cheveux dans un fichu et jette un manteau sur ses solides épaules de femme habituée aux tâches domestiques pénibles.

-Sois sage, ne bouge pas pendant mon absence, dit-elle.

-Oui maman, répond-il, visage grimaçant.

Sosia traverse la cour, le seau fumant à la main. La neige geint sous ses bottes. La vache l'accueille avec un meuglement joyeux. Au-dessus de l'animal, du foin et de la paille forment une protection et assurent une agréable chaleur. Sosia puise du son dans un coffre et l'ajoute aux pommes de terre pilées. Elle remplit de ce mélange les bacs en bois sur lesquels poules et canards se jettent en braillant à qui mieux mieux.

Reste le plus pénible. Sosia prend une massette et deux seaux. Elle traverse la cour et le chemin que la neige a gommé, elle pénètre dans le pré communal. L'eau de la mare qui en occupe la partie centrale a gelé. Des gamins –pourquoi ne sont-ils pas à l'école ?- s'élancent sur la glace pour une glissade qu'ils achèvent debout, accroupis ou à plat ventre pour les maladroits. Sosia aussi aimait glisser, bâtir des bonhommes de neige et lancer des pelotes bien tassées. Souvenirs d'une enfance bien lointaine ! Pourtant la paysanne est encore jeune.

Arrivée à la source, elle casse la glace qui couvre le bassin. Elle rince les seaux, les remplit, puis réchauffe ses doigts engourdis sous son manteau. Les récipients tirent ses bras vers le sol. Elle regagne la ferme. Dans l'étable, elle rince le troisième seau, traite et nourrit la vache. Enfin elle accomplit deux voyages pour rentrer les seaux dans la chaumière.

Tadek, à force de contempler les images pieuses accrochées aux murs –La Vierge Marie portant l'enfant Jésus ; Jésus marchant sur l'eau ; Jésus multipliant pain et poissons...-, Tadek s'est endormi.

A dix heures quarante, le docteur Lekarz pénètre dans la maison du mineur. Il salue la compagnie, jette sa chapka et sa pelisse sur une chaise et s'approche de l'alcôve.

-Alors, camarade Podkop, que t'arrive-t-il ?

Tadek raconte sa douleur. Ses élancements. Il ne lui confie pas son rêve, sa crainte de l'intervention de sainte Barbe : le docteur possède une réputation de communiste pur et dur, d'athée convaincu.

-Enlève ta chemise et allonge-toi sur le ventre. Sosia, ma colombe, aide-le.

L'opération demande une bonne minute. Le docteur au visage rubicond en profite pour lorgner les formes de la jeune femme révélées par la robe tendue. Puis il penche son impressionnante carcasse sur le malade, ausculte les vertèbres une à une. Lekarz possède une excellente réputation : il soigne avec un égal succès les humains et les animaux de toutes espèces.

-Lève-toi et mets les avant-bras à plat sur la table, dit-il.

Tadek s'extrait de grabat et, plié en deux, prend la position demandée. Le docteur se campe derrière le mineur, lui enserre la poitrine, dit *Bloque ta respiration* et exerce une traction qui écrase les côtes de son patient. Un craquement se fait entendre.

-Redresse-toi maintenant.

Tadek, prudemment, progressivement, retrouve la position verticale. Miracle : le mal a disparu ! Seule une petite douleur, presque jouissive, le chagrine dans le dos.

-J'ai remis tes os en place, annonce Lekarz. Tu souffriras encore un peu à cause des muscles enflammés. Pas d'efforts ni de mouvements brusques pendant deux jours. Tu devrais porter une ceinture de flanelle. Rassure-toi, je préviendrai la mine, on ne cherchera pas de poux dans la tête de l'un des meilleurs abatteurs. Tu as bien une bouteille de bonne wodka en réserve ?

Midi quinze.

La chaleur dispensée par le poêle irradie le corps de Tadek. Il arpente la pièce, jouissant de sa liberté de mouvements retrouvée. Il exulte : pour la première fois depuis longtemps il paresse impunément et sans scrupules. Le docteur Lekarz le couvre. *Deux jours de repos absolu !* a-t-il prescrit. Tadek se sent capable de soulever des montagnes mais il n'ignore pas que ce bien-être est trompeur, que le moindre effort réveillerait la douleur. En attendant, deux jours d'oisiveté s'ouvrent devant lui, gouffre insondable

dans lequel il plonge avec délectation. Deux jours pour fainéanter, se détendre, flemmarder, traîner à sa guise. Deux jours pour recharger ses batteries et retrouver une énergie qui le fuyait, il le réalise maintenant.

Tadek traîne devant la fenêtre. La neige tombe à gros flocons, elle plonge le village dans une blancheur apaisante, elle tisse un rideau derrière lequel fument les chaumières encapuchonnées. Des gamins glissent sur la mare, Tadek accompagne leurs gestes, imagine leurs cris et leurs rires.

Sosia tape des pieds dans l'appentis, ouvre la porte de communication, s'ébroue. Son entrée anime aussitôt la pièce.

-Si le vent se lève, la neige ensevelira tout et on fermera la mine, dit-elle sur le ton enjoué d'une fillette heureuse parce que l'hiver la cloue à la maison.

Les Podkop ne craignent rien : l'appentis abrite une réserve de bûches et de briquettes de charbon, des pommes de terre, de la farine, un tonnelet de choucroute et un plein saloir de viande de porc. Ils peuvent soutenir un siège. Seules la vache et les volailles les obligeraient à sortir.

Midi trente.

Une explosion secoue le village. Une explosion d'une puissance inouïe. Un coup de grisou, c'est sûr. Tadek imagine la destruction du soutènement, l'effondrement des galeries, le feu peut-être. Il imagine les corps écrasés de ses compagnons, les cris et les gémissements des mineurs blessés prisonniers des décombres. Il imagine les habitants du village accourant autour du carreau de mine, les femmes, les fiancées, les sœurs, les enfants des hommes ensevelis pleurant, quêtant des informations. Il imagine

l'organisation des secours, la recherche d'une voie d'accès et les efforts dérisoires des sauveteurs pour sortir les victimes de là.

Il imagine tout cela et Sosia l'imagine aussi. Il y a trois ans, Tadek a été pris dans pareille catastrophe et il s'en est tiré sans dommage. Aujourd'hui... aujourd'hui il réalise que la chance lui sourit encore. Sainte Barbe l'a épargné en lui donnant cette douleur dans le dos, Sosia le comprend aussi. Tous deux s'agenouillent près du lit, face au crucifix, comme ils le font chaque soir, et, sans se concerter, ils murmurent : *Notre Père qui êtes aux cieux, que Votre volonté soit faite...*

## *Marta*

*Fin septembre 1932.*

Marta a quitté sa Mazurie natale. Elle a abandonné les bouleaux revêtus d'or pâle, les trembles au feuillage écarlate, le vert sombre des bois et le bleu azur des lacs. Elle a abandonné les matinées fraîches et ensoleillées, les soirées brumeuses de l'automne, la cueillette des bolets et le brame des cerfs. Elle a abandonné la chaumière où vivent ses parents et ses deux frères.

Elle a tout abandonné pour une aventureuse migration.

Trois jours durant elle a voyagé en train. Elle a connu des arrêts prolongés sur des voies de garage et même en rase campagne, des heures et des heures de roulage au ralenti. A T..., un fermier rougeaud l'attend au *centre de tri*. Les formalités d'arrivée achevées, ils quittent la ville en calèche tirée par un cheval zain. Trois heures de route sur des chemins caillouteux les attendent. Ils traversent la campagne dont le soleil ravive les couleurs en voie de fanaison. Le paysage plaît à Marta mais la conversation émaillée de gestes souvent incompréhensibles s'avère pénible.

-Moi Roger Friquet, scande le fermier comme s'il battait sa coulpe. Et toi, comment t'appelles-tu ?

-Marta Krownicka, répond la Polonaise qui pense avoir compris l'objet de la question.

-Moi quarante-cinq ans et toi combien ? poursuit l'homme, persuadé qu'elle le comprendra s'il parle petit nègre.

Elle le regarde, l'air perdu. Il se désigne du doigt, dessine un quatre puis un cinq dans l'espace avant de tapoter le genou de Marta d'un index insistant. Elle trace les chiffres deux et un dans la poussière du plancher de la calèche.

-Vingt-et-un ! dit Roger. Tout juste majeure, quoi !

Le silence s'installe. La croupe de la jument se dandine sous leurs yeux. L'animal agite la queue, adopte d'office le pas pour franchir les derniers hectomètres d'un raidillon.

-Toi aimer traire vaches ? s'inquiète le fermier.

Maria arrondit les yeux. Des yeux bleus qui illuminent un visage à la peau lisse et saine, aux pommettes hautes. Des cheveux couleur de moisson débordent de son fichu, des cheveux qu'on aimerait caresser. Roger Friquet détourne la tête.

La jument reprend le galop pour descendre dans la vallée. Elle emprunte une allée bordée de platanes et franchit le portail d'une ferme. Marta réalise qu'elle arrive au terme de son voyage. Elle soupire de soulagement : depuis le matin, elle lutte contre la soif, la faim et le sommeil.

Le fermier arrête la calèche au pied du perron. L'habitation occupe le fond de la cour carrée, les étables, les écuries et les granges composent les trois autres côtés. Un tas de fumier trône au centre de l'espace en terre battue. Marta a repéré cette disposition au premier coup d'œil. Cette ferme lui paraît énorme. Un château.

Marta descend. Roger lui tend son bagage. Un homme plutôt jeune approche, saisit la bride du cheval et lance un discret *dzien dobry* à la Polonaise.

-Toi dételer cheval et venir maison, lance le patron au nouveau venu.

-Oui patron ! dit l'autre.

Marta emboîte le pas de Roger et pénètre dans une cuisine que meublent un buffet décoré d'assiettes anciennes, une table encadrée de bancs, un fourneau chargé de marmites, un vaisselier où étincellent des rangées de verres et quelques bibelots en porcelaine, une maie noircie par la patine.

La jeune fille pose sa valise sur le carrelage, sa valise bourrée des effets qu'elle a rassemblé pour une autre vie. Le patron lui désigne un banc et la présente :

-C'est Marta.

-Bonjour Marta, dit la patronne d'une voix de miel.

La Polonaise sourit et répond :

-Bonjour madame.

Nombre d'immigrés comme elle l'accompagnaient dans le train. Quelques-uns, sage précaution, avaient appris des mots courants de la langue de Molière et leurs compagnons d'exil avaient profité de leur science.

-Mais elle parle français ! s'extasie madame Friquet.

-Pas du tout, dit son mari. Bonjour, bonsoir, monsieur, madame, mademoiselle, c'est tout.

La patronne pose devant Marta un bol de café au lait fumant et un morceau de pain.

-Mange, tu dois avoir faim.

Marta goûte le liquide non sucré et croque le pain presque sec. Elle grimace. Chez elle, grâce à sa vache, elle ajoutait une noisette de beurre au pain qu'elle cuisait elle-même. La faim aidant, elle dévore ce maigre repas sous l'œil attendri de la fermière.



On frappe. L'homme qui s'est occupé du cheval entre. Je suis Marius, Polonais comme toi. Le patron m'a interdit de te parler, annonce-t-il dans la langue maternelle de Chopin.

-Quoi toi dire ? s'inquiète le fermier d'un ton dur.

-Moi dire être Marius. Traduire à toi pour elle, à elle pour toi.

-Bon ! Explique-lui qu'elle logera dans la pièce aménagée entre l'étable et l'écurie. Qu'elle mangera ici quand on l'appellera. Qu'elle s'occupera des vaches. Que...

-C'est trop à la fois, mon chéri, le coupe sa femme, et tu parles trop bien. Marius, toi compris ? Alors dire à Marta.

Le Polonais traduit à sa manière :

-Si tu travailles comme une bête, tu ne seras pas plus mal ici qu'ailleurs. Ne compte surtout pas devenir riche. Mignonne comme tu es, méfie-toi des hommes. On va te conduire à ton logement. Je t'expliquerai le boulot demain.

Comme il se tait, Roger propose d'accompagner Marta à sa chambre. Ils sortent. Marius porte la valise. Marta épie le garçon. De taille moyenne, râblé, le visage cabossé avec une cicatrice au-dessus de l'œil gauche, le cheveu dru, blond et court, il ne possède rien d'un adonis mais la jeune fille a immédiatement apprécié son regard franc et sa complicité. A moi de m'en faire un allié, songe-t-elle en traversant la cour.

Le fermier ouvre la porte sur une pièce toute en longueur, sans fenêtre. Il dit :

-Elle s'installer et repos. Demain, moi réveiller pour travail.

Marius traduit, Marta saisit sa valise tandis que les deux hommes s'éloignent. Elle découvre des murs passés à la chaux, un sol mal cimenté, un lit métallique, une table bancale, une armoire, un meuble bas portant une bassine et un broc, et enfin un poêle cylindrique. Elle apprécie l'ensemble, le trouve presque luxueux.

Marta achève son installation quand Roger Friquet reparaît, tout guilleret, la face allumée.

-Tu es bien ici, ma poulette ?

Elle hausse les épaules, écarte les bras et ouvre les mains pour manifester son incompréhension.

-Tu ne comprends pas ? C'est rien. Voyons, ça m'a l'air costaud, tout ça.

Il tâte un biceps, frôle un sein au passage. La jeune fille recule.

-N'aie pas peur, ricane le fermier. On apprivoise les gens comme les bêtes. Le tout, c'est d'y mettre le temps et la manière ! *Dobranoz !* Bonne nuit ! Marius m'a au moins appris ça.

Il sort, referme la porte derrière lui. Un grincement précède un claquement sec. Marta approche, tourne le bouton, tire délicatement. Puis tente de pousser. Elle est enfermée et se demande pourquoi.

Un tambourinage secoue la porte et réveille Marta.

-Il est l'heure ! Debout ! entend-elle.

-*Tak ! Tak !* répond-elle machinalement.

Elle se lève. Cherche la table à tâtons. Trouve les allumettes soufrées.

Bientôt la flamme fantasmagorique de la lampe à pétrole danse sur les murs et au plafond. Marta s'habille, chausse ses bottes de travail. Elle ouvre la porte, découvre le verrou extérieur et un cadenas. Je croyais avoir un contrat de travail dans une ferme, pense-t-elle, pas dans une prison. Je n'ai aucunement l'intention de m'évader.

Les bâtiments et le tas de fumier émergent de l'obscurité. Une brise un peu fraîche accueille Marta sur le seuil. La Polonaise attrape le broc et s'élance vers la maison. Hier elle a repéré une pompe à balancier accrochée au mur, à droite du perron. Une lumière

vacille derrière les carreaux de la cuisine. A l'instant où Marta arrive, six hommes jaillissent de la demeure. Marius lance :

-Trop tard, ma chérie ! Tu feras ta toilette plus tard : le patron m'a demandé de t'expliquer le travail. La patronne te surveillera. Après, je pars labourer.

Les vaches attendent la traite. Elles tournent la tête, observent Marta de leurs yeux globuleux, battent de la queue pour manifester leur réprobation face à cette inconnue. Marta ne se laisse pas intimider et se met au travail.

Rincer les bidons et les seaux, laver les pis gonflés, traire, filtrer le lait avec les étamines, transporter les bidons jusqu'au portail où le laitier les ramassera, nourrir et abreuver les bêtes... Etonnée, Marta se retrouve au grand jour. La patronne, qui a surveillé ces opérations, l'entraîne jusqu'à la cuisine. Elle lui sert un bol de café au lait non sucré et une tranche de pain que les hommes ont abandonnée sur la table.

Les hommes ? Tout en mâchant, Marta rassemble ses souvenirs. Elle a bien entendu des hennissements, des raclements, des claquements de sabots, des appels, des jurons, mais n'a aperçu aucun homme depuis les explications de Marius.

Son repas achevé, la fermière lui intime l'ordre de se remettre au travail : racler le fumier, le charger sur une tôle ondulée à laquelle elle a attaché la jument, conduire l'animal au sommet du tas de fumier, décharger, recommencer jusqu'à la dernière vache sans omettre d'étaler de la paille fraîche au fur et à mesure...

A midi Marta avale un bol de café au lait non sucré et une tartine de pain.

L'après-midi, elle change la litière des chevaux puis assure la traite et le nourrissage des vaches. Elle remplit son broc d'eau et procède à une toilette sommaire. Puis la patronne l'emmène *manger*. Les hommes travaillent aux écuries où ils pansent et abreuvent les chevaux aux robes fumantes.

Marta ingurgite un bol de café au lait non sucré et une tranche de pain.

La patronne la raccompagne à sa chambre et tire le verrou derrière elle.

Les jours, les semaines se succèdent selon ce scénario immuable. Marta s'affaire du matin au soir sous la surveillance de la patronne. Surveillance plus stricte depuis qu'elle a surpris son mari lançant une tape sur les fesses de la Polonaise. Maintenant, dans les yeux de Roger Friquet, la vachère lit un mélange de désir et de haine. Ils s'évitent mais le fermier, à chacune de leurs rencontres, ne manque pas de lui adresser un geste obscène.

Marta ne parle jamais à Marius. A peine se croisent-ils au seuil de la cuisine ou dans la cour. Chaque jour que Dieu fait, elle prie. Elle prie pour sa famille. Elle prie pour elle. Elle a demandé du papier et un crayon à la patronne mais celle-ci à refusé. Pourquoi ? La Polonaise espérait envoyer de l'argent à ses parents et elle ignore toujours à quoi ressemblent les pièces et les billets français. Pourtant elle travaille là depuis plus de deux mois. Soixante-douze jours exactement : à la tête de son lit, elle a dessiné des bâtons avec un morceau de craie ramassé dans la cour. Comme une prisonnière.

Marta espère que Marius entrera en contact avec elle. Son vœu est exaucé un soir. Un bruit à la porte. Des coups contre le bois. Puis le silence. Elle allume et découvre une enveloppe sur le sol. Elle en extirpe un morceau de crayon bien taillé, plusieurs feuilles de papier blanc et un mot de billet qu'elle déchiffre aussitôt : *Si tu as besoin de quelque chose, écris-moi et je t'aiderai si je peux. La première poutre du pailler servira de boîte aux lettres. Marius.*

Marta pleure. Le premier signe d'amitié depuis qu'elle a quitté les siens ! Le premier signe d'humanité ! Elle réalise qu'elle est tombée de misère en esclavage. Une esclave nourrie quotidiennement de sempiternels bols de café au lait non sucré et de tranches de pain. Comme elle trime dur et bien, de la graisse agrémente les tartines midis et soirs.

Marta pleure et prie. Elle remercie la Vierge Marie, elle remercie Dieu parce qu'elle sait lire et écrire. Elle a appris à lire dans son missel, à écrire seule en recopiant des lettres puis des phrases puis des pages entières du livre saint.

Elle rédige sa réponse : *Mon travail me tuera. J'ai faim et je maigris. Merci d'exister et de t'intéresser à moi. Marta.*

Le lendemain est un *jour fumier*. Après la traite, la patronne regagne sa demeure. Marta se précipite vers le pailler, elle dresse l'échelle contre la première poutre et l'escalade. Elle trouve une pomme et un sachet qu'elle glisse dans la poche de son sarrau. Un cadeau de bienvenue tardif ? Marta abandonne le feuillet qu'elle a écrit sous une pierre qu'elle a ramenée à cet effet. Elle redescend bien vite et s'installe en faction au coin de la porte de la grange : entre le mur et le bois, une fente étroite permet de surveiller la cour.

Marta croque la pomme au goût acide. Elle ouvre le paquet : il contient du sucre cristallisé. Tout en épiant le perron de l'habitation des Friquet, elle détache des morceaux du fruit, les applique sur le sucre qui colle à la chair mouillée de salive. Marta déguste ce repas imprévu et songe que c'est le plus succulent qu'elle ait mangé.

Les deux immigrés s'écrivent presque tous les jours. *Marta* mue rapidement en *Chère Marta, Marius* en *Ton Marius*. La vachère n'entre pas dans le jeu du charretier.

Elle demande à son complice de lui fournir une enveloppe pour écrire à son oncle Franciszek. Celui-ci habite en France depuis plus de deux ans, dans un village non loin de Saint-Quentin en Picardie. Marta a précieusement conservé son adresse. Elle ignore où se situe Saint-Quentin. Le nom du lieu où elle a atterri aussi. Marius la renseigne. Elle rédige une lettre pour expliquer sa situation, son travail, sa séquestration, sa malnutrition. Elle charge Marius d'expédier ce courrier en secret.

Trois semaines passent. Les échanges de mots continuent. Marius gâte Marta : fruits, morceaux de viande, charcuterie, fromage, tout profite à la jeune fille condamnée aux bols de café au lait non sucré accompagné de pain. Une semaine encore. Marta doute de Marius. Ses mots de billet traduisent une familiarité toujours plus grande, une affection qui le mène tout droit vers l'amour. Cela attriste Marta qui n'a que son amitié et sa reconnaissance à lui offrir. Une crainte la tourmente : peut-être a-t-il lu la lettre et ne l'a-t-il pas expédiée par peur de la perdre ?

C'est le début de l'après-midi. L'obscurité règne dans la pièce sans fenêtre. Marta repose sur son lit. Elle a allumé le poêle, il ronfle gentiment en répandant une agréable chaleur. Ce matin, pour la première fois, le givre blanchissait les toits.

La Polonaise vit un dimanche comme les autres. Traite et nourrissage des vaches à l'aube, un bol de café au lait non sucré et du pain garni de graisse le midi. Elle a entendu les cloches de l'église appeler les fidèles mais elle n'a pas osé demander d'aller à la messe -par crainte d'un refus. Elle attend la traite du soir.

Elle sursaute. Des voix dans la cour. Des cris même. Elle approche de la porte. Elle entend *Marta ! Marta ! Marta !* Reconnaît la voix de l'oncle Franciszek. Elle martèle la porte de toutes ses forces. Elle hurle son espoir. Elle hurle de douleur. Ses poings saignent.

Un coup de feu.

Silence de mort.

Marta s'allonge sur le lit.

Une heure passe. Marta pleure. Elle imagine sa Mazurie. Elle imagine les bouleaux, les trembles et les pins habillés de neige, les lacs gelés, le ballet des patineurs.

A nouveau des voix. Elles approchent. Bruit de verrou. La porte claque. La lumière envahit la pièce. Marta aperçoit l'oncle Franciszek. Elle se précipite dans ses bras en sanglotant.

-Ramasse tes affaires, petite, je t'emmène.

-Que dis-tu tonton ? Je ne comprends rien en français !

Au même instant, derrière l'oncle, elle découvre Roger Friquet encadré par deux gendarmes.

Marta a quitté la ferme sans revoir Marius et cela l'attriste. Elle respire à pleins poumons l'air de la liberté. Ils marchent entre deux talus hérissés de buissons squelettiques. Le ciel bas traîne une odeur de neige.

L'oncle dit :

-Tu sais que ce salaud a sorti son fusil. Il a tiré en l'air mais quand même ! J'ai dû requérir les gendarmes pour arriver à toi et te libérer.

-Raconte-moi tout, tonton.

-Je suis allé voir un expert -interprète- traducteur avec ta lettre. Mon patron connaît un juge. Il a étudié la traduction certifiée et a écrit au juge d'ici. J'ai expliqué cela à ton patron puis aux gendarmes. Pour éviter des poursuites, ton patron a préféré mettre fin à

ton contrat. J'ai récupéré tes papiers, un bon certificat de travail et les trois mois de salaire qu'il te devait.

Marta regarde son oncle avec admiration. Presque avec vénération. Elle l'oblige à poser la valise et l'embrasse.

-Ce n'est pas tout, poursuit Franciszek. Je t'ai trouvé du travail dans mon village. Ton futur patron est boucher et sa femme institutrice. Tu t'occuperas de leurs deux enfants en bas âge. Au moins, dans cette famille, tu apprendras le français et tu mangeras à ta faim !



## *Les trois frères*

*Fin 1942. Quelque part en Angleterre.*

Marek Stronnik rejoint le sergent Spadochron à l'instant précis où celui-ci allume sa pipe. Le soldat dépasse le sous-officier de toute une tête. Son visage juvénile à la peau lisse, sa tignasse blonde et frisée et son air de gamin rieur contrastent avec le cuir tanné, les cheveux grisonnants et la mine perpétuellement renfrognée de son supérieur.

-Une belle messe, sergent. J'apprécie notre aumônier.

-Ses sermons finissent par m'ennuyer. Intéressants mais trop longs. Comment réussit-il à parler aussi longtemps sans boire ?

Le soldat ne répond pas. Arrivé à la section avec ses deux frères depuis moins d'un mois, il ignore les raisons qui poussent le sergent à se mettre parfois dans des colères épouvantables, à s'enfermer le soir pour s'enivrer. Des problèmes familiaux ? Des ennuis inavouables ? Sinon quoi ?

-Tu ne fumes pas et tu ne bois pas, dit le sous-officier.

Marek observe Spadochron. La pipe qu'il tète allonge son profil. Se méfier, songe la jeune recrue, il possède peut-être des dons divinatoires.

-Très peu, sergent. Permettez-moi de vous proposer ma flasque. Elle contient un excellent whisky.

Joignant le geste à la parole, il extrait l'objet d'une poche de sa veste de treillis, dévisse le bouchon et tend le flacon au sergent qui avale une gorgée de liquide ambré en réfléchissant : *Ce petit cherche une faveur. Si c'est une permission, ça tombe mal. Son whisky est de première.*

-Exceptionnel, mon cher. Tu m'indiqueras ta source. En échange, roule-toi une cigarette. Je compose le mélange moi-même, tu m'en diras des nouvelles.

Marek s'escrime sur une feuille de papier cigarette trop fine pour ses doigts et une pincée de tabac qui lui échappe malicieusement. Le sergent rit de sa maladresse, lui prend le tout des mains. En deux coups de cuillère à pot, il tasse le tabac dans le papier qu'il roule et colle d'un coup de langue expert.

-Voilà bonhomme ! Tu seras intoxiqué avant d'être capable de faire aussi vite.

Marek allume la cigarette, aspire une bouffée trop longue. Une quinte de toux le secoue. Spadochron rit derechef, il pouffe :

-Le lait leur pisse du nez et ça consomme de l'alcool et du tabac !

Puis, redevenant sérieux :

-Tu voulais me parler ?

-Pas spécialement, sergent.

Ils parcourent quelques pas en silence. Marek renoue le dialogue :

-Pourquoi l'aumônier cite-t-il saint Michel si souvent dans son sermon ?

-Aurais-tu oublié qu'il est le patron des parachutistes ? Ou l'ignoris-tu ?

-Non non.

Les deux hommes avancent sur la piste centrale qui partage le camp. Leurs bottes martyrisent le gazon entre les ornières laissées par les passages répétés des véhicules. De chaque côté, des tentes très animées en cette fin de matinée abritent le bataillon de volontaires polonais.

Ils atteignent la porte du camp. Un grillage chapeauté de fils de fer barbelés l'entoure. L'homme de garde les regarde passer. Ils s'enfoncent dans une sapinière, seule note de verdure dans les environs, tandis que le soleil disparaît derrière un nuage égaré.

Les questions brutales de Spadochron saisissent Marek :

-Combien as-tu de sauts ?

-Douze...

-Et tes frères ?

-Une trentaine, je ne sais pas exactement.

-Pourquoi aimez-vous le parachutisme ?

-Nous habitons près d'un terrain. Tous les dimanches nous assistions à des sauts. Nous n'aimons pas le parachutisme, sergent, c'est pis, nous serions prêts à vendre notre chemise pour sauter !

-C'est sûrement vrai puisque vous êtes là.

Marek a jeté sa cigarette depuis longtemps. Spadochron récurve sa pipe. Un corbeau traverse le ciel en croassant. Le sergent dit :

-Le père Stronnik peut se vanter d'avoir engendré trois fameux gaillards ! Depuis votre arrivée, vous me donnez entière satisfaction. J'ai même pour vous... Pourtant...

Le silence s'installe, peuplé de pensées retenues, inavouées. Le sergent lève un regard perplexe vers son subordonné. Il demande :

-Vous êtes nés en France ou en Pologne ?

-En Pologne. Nous avons émigré il y a une quinzaine d'années.

Nouveau silence. Spadochron attaque sur un autre front :

-Connais-tu le premier parachutiste de l'histoire ?

-Un Russe ou un Américain probablement.

-Faux. Un Français. Quand ?

Cette conversation décousue perturbe Marek qui ne comprend pas les finalités du sergent. Lui aussi a des questions à poser, des questions autrement importantes. Il réfléchit, déduit, annonce :

-Il a fallu un avion... donc pendant la guerre 14-18 ?

-Beaucoup plus tôt ! Je te fais grâce de Lenormand et de ses deux parasols. Garnerin a effectué le premier essai avec un engin de son invention, en sautant d'un ballon à 680 mètres d'altitude au-dessus du parc Monceau à Paris. Et ça se passait en 1802 ! Par contre, le premier saut à partir d'un avion a été réalisé par un capitaine américain en 1912.

Marek saisit le parti à tirer de cette leçon d'histoire :

-Justement, quand on parle de saut à basse altitude, ça correspond à combien de mètres ? Y a-t-il une technique spéciale, surtout pour un saut de nuit ?

Le sous-officier sursaute, regarde Marek avec étonnement. Le visage juvénile du soldat ne trahit ni émotion ni inquiétude particulière. Ces questions seraient-elles une simple résultante de l'exposé antérieur ? Le sergent n'est pas tombé de la dernière pluie. Bien que rongé par l'expectative, il élude :

-Nous en reparlerons prochainement.

Ils rentrent dans le camp et se séparent devant la cantine des hommes de troupe. Après quelques pas Marek entend la voix du sergent *Ho ! Stanislaw !* et se retourne machinalement. Constatant qu'ils sont seuls, il reprend ses esprits et interroge :

-Vous voulez voir mon frère ?

-Non, je vous connais depuis peu et vous vous ressemblez tellement ! Surtout, n'interroge plus personne à propos de saut de nuit à basse altitude.

-O.K. sergent. Message reçu.

A quoi des soldats au repos passent-ils leur temps un dimanche après-midi ? Certains lisent ou écrivent ; d'autres écoutent des postes de radio de fortune ; d'autres jouent aux cartes ; d'autres enfin rêvent ou fument ou dorment...

A l'extérieur du camp, sur un terrain cabossé, se déroule un match de football acharné : les Polonais de France affrontent les Polonais d'Angleterre. Stanislaw Stronnik s'approche du sergent Spadochron mêlé à un groupe de supporters enthousiastes.

-Vous croyez qu'on va tenir le coup, sergent ? demande le soldat.

Les Franco-Polonais mènent trois à deux en dépit d'une assez nette domination des Anglo-Polonais.

-Les autres jouent à domicile, ironise le sous-officier. Une victoire ou même un match-nul serait flatteur pour nous.

L'arbitre siffle un coup-franc au profit des *Frenchies*. Le frappeur s'élance. Son tir lourd et tendu ricoche sur le poteau –un jeune bouleau sacrifié– avant de pénétrer dans la cage. But refusé : le coup-franc était indirect ! Grosse discussion, simulacre de bagarre puis, avec bonne humeur, tout rentre dans l'ordre.

-Aujourd'hui le fair play est français, remarque Stanislaw.

Spachodron observe le soldat. Il paraît plus petit et plus fragile que son cadet. Plus jeune, en quelque sorte. Le sergent tire une bouffée de sa pipe et rejette un nuage odorant qui agresse les narines de son voisin.

-Quel âge as-tu Stanislaw ?

-Bientôt vingt ans, sergent.

-Et Marek ?

-Dix-huit et demi. Edward, lui, en a vingt-deux.

Spadochron pense à cette étonnante famille. Ses réflexions l'éloignent du match. Une clameur sauvage le saisit. Un but ? Non, le coup de sifflet final annonce la victoire des Franco-Polonais. Le capitaine des vainqueurs invite les deux équipes à se désaltérer à la cantine.

Tous réintègrent le camp. Stanislaw ne lâche pas les semelles de son sergent. Spadochron remarque :

-Ce matin, ton frère me collait aux fesses. Maintenant, c'est toi. Qu'attends-tu de moi ? Mes critiques à propos du sermon du curé ou un cours sur la technique du saut en parachute ?

-Ni l'un ni l'autre, sergent. Je vous trouve sympathique. Si vous avez un sujet de conversation préféré...

*Gonflé, ce petit, songe Spadochron, gonflé dans le bon sens du terme. C'est peut-être le plus tête brûlée des trois.*

-Ton frère t'a récité la leçon sur les origines du parachutisme ?

-Il m'a aussi appris que vous allez nous enseigner la technique du saut de nuit à basse altitude. Rassurez-vous, le secret ne sortira pas de la famille.

Le sergent écarquille les yeux. Incapable de répondre. Quelques pas plus loin, Stanislaw dit :

-Nous aurons aussi besoin de compléments d'information pour sauter avec un barda et sûrement dans une neige épaisse.

-Bon Dieu ! jure le sergent, ferme-la ! Rassemble-moi immédiatement la famille Stronnik. Rendez-vous ici même.

Spadochron tourne en rond. Il réfléchit : que leur annoncer qu'ils ne sachent pas ? Que leur demander ? Ces Stronnik le déstabilisent. Il hésite entre douceur et fermeté. Il ordonne ses idées, met au point chaque mot, chaque phrase qu'il prononcera.

Ils arrivent. Trois gaillards aux tenues impeccables. Ils paraissent avoir perdu leur superbe mais le sergent ne brille pas davantage, ils s'épient du coin de l'œil comme les auteurs d'ils ne savent quel crime. Ils adoptent une attitude respectueuse, un garde-à-vous approximatif qui décontracte le sergent, qui l'aide à entamer le discours précédemment cogité :

-Mes amis, nous nous connaissons depuis presque un mois. Il est temps de vous expliquer certaines choses, de vous en demander d'autres. En juin 40, ma femme est morte sous mes yeux, mitraillée par des Stukas. Un peu plus tard, mon fils âgé de dix ans a disparu sur un quai de gare pendant que je cherchais de la nourriture. J'en ai aucune nouvelle. Cela explique ma présence ici. Et vous, pourquoi avez-vous quitté la France ?

Stanislaw s'empresse de répondre :

-Nous appartenions à la résistance et le père l'a su. Il m'a collé une raclée et nous a menacés de nous jeter à la rue. Au village, on nous reprochait notre activité par crainte des représailles. Nous avons filé...

-En volant une barque à Saint Valéry sur Somme, continue Marek Nous avons traversé à la voile. C'était la première fois que nous voyions la mer !

-Et nous espérons libérer notre village, ce sera notre revanche, termine Edward.

Silence. Chacun rejoint ses souvenirs. Ou ses espoirs. Le sergent reprend :

-Voyez-vous, j'ai à peine quarante ans. Trop jeune pour être votre père, considérez-moi comme un grand frère. Je tiens à vous garder sous mes ordres mais j'exige votre franchise.

Les trois frères contemplent la pointe de leurs chaussures. Edward lève la tête le premier et demande :

-Que désirez-vous savoir, sergent ?

-Une première chose : j'ai remarqué que Marek et Stanislaw ne répondent pas toujours bien à l'appel de leur nom. Est-ce raisonnable à leur âge ? Une explication à cela ?

-Stanislaw n'a pas dix-huit ans. Il a utilisé la carte de séjour de Marek pour s'engager. Stan et moi avons volontairement perdu nos papiers.

Le sous-officier dévisage les trois soldats. Les éclaircissements d'Edward corroborent ses impressions. Une autre question le tourmente. Il n'ose pas la poser, il craint trop la réponse. Il se lance presque avec désespoir :

-J'ignore par quel canal vous avez appris notre prochain parachutage de nuit à basse altitude dans une région enneigée. Je ne sais d'ailleurs pas où sur le continent, c'est *Top secret*. Par contre, j'ai peur que vous ne vous y connaissiez guère en voilures, suspentes et harnais. A quel niveau vous situez-vous en parachutisme ?

Les trois frères se regardent. Le sergent constate avec stupéfaction que leurs visages rosissent d'abord, rougissent ensuite pour prendre enfin une teinte écarlate.



-Niveau zéro, avoue Edward. Aucun de nous n'a le moindre saut à son actif. Mais nous tenons absolument à sauter avec vous.

Le sergent Spadochron n'hésite pas, il répond en se redressant :

-Au moins, c'est clair. Nous avons besoin de chaque homme pour vaincre les Nazis. Trois, c'est mieux qu'un ! Il reste deux semaines pour vous enseigner les rudiments. Soldats Stronnik, suivez-moi !

## *Trois femmes*

*Jeudi 2 août 1993. 14 h 05.*

-Je m'appelle Cécilia Tubelec. Tu ne me connais pas. J'ai 20 ans. Toi, tu en as 72, je le sais. Tu m'écouteras parce que je vais te raconter des histoires de femmes. Tu as toujours aimé les femmes. Tes épouses et tes maîtresses.

-Mais...

-Je raccrocherai si tu m'interromps. Contente-toi d'écouter. Nous possédons un premier point commun : nous avons perdu les deux femmes que nous avons le plus aimées. Toi, tes deux épouses. Moi, ma mère et ma grand-mère. Nous sommes seuls l'un et l'autre. Sans famille. Nous ne nous connaissons pas. Nous ne nous connaissons peut-être jamais. Tu habites une riche demeure entourée d'un parc magnifique. Moi dans une pièce exiguë, à peine douze mètres carrés, sans confort. Tu vis dans l'opulence en compagnie d'une gouvernante. Tes amis t'ont délaissé depuis la mort de ta seconde épouse. Ta vie reste dorée : restaurants, spectacles, voyages... Tu t'offres une prostituée de luxe de temps en temps, ne proteste pas, je connais tes habitudes. Tes

rentes et ta retraite de cadre supérieur te permettent un train de vie élevé. Ta santé est bonne. Tu te déplaces avec une canne mais par fantaisie, pas par nécessité. Moi, je ne possède rien. Ou plutôt si : je possède la jeunesse. La jeunesse et la beauté. Tout le monde me juge belle. Je suis aussi blonde que tes cheveux sont blancs. Ma beauté ne m'intéresse pas, je ne la braderai pas pour autant. Mes études m'intéressent. Je travaille dur pour entrer le plus vite possible dans la vie active, pour subvenir à mes besoins et gagner mon indépendance. Je survis grâce à une bourse, je fais aussi du baby-sitting, ce qui ne m'évite pas de tirer le diable par la queue. Cela me rend forte pour affronter l'avenir. Je me demande si tu m'écoutes et me comprends. Ne réponds que par *oui* ou par *non*. Me comprends-tu ?

-Oui !

-Je continue. Maman Sofia est morte il y a quelques mois. A 48 ans. Des suites d'une longue et douloureuse maladie, selon la formule consacrée. Elle est morte seule. Abandonnée par son second mari, un Polonais de France rencontré à Katowice en 80, épousé l'année suivante. Après d'interminables démarches, maman et moi l'avons rejoint en France. J'ai eu la chance de rencontrer un instituteur d'origine polonaise qui m'a prise en amitié. J'ai été admise au collège au mois de septembre suivant. J'ai appris l'allemand en première langue, à la demande de maman. J'ai toujours obtenu de brillants résultats. Je fréquente maintenant l'université. As-tu compris ce que je t'ai raconté ?

-Parfaitement. Je ...

-*Oui* ou *non*, je ne te le répéterai plus. Depuis dix ans, la moitié de ma vie en fait, je bataille pour réussir des études dans un pays que j'ai adopté avec reconnaissance. Imagine ma jeunesse : une mère dominée par un mari qui s'est vite avéré brutal et alcoolique, qui me détestait et cherchait constamment à me nuire, des camarades jaloux

de mes succès scolaires, qui se vengeaient en se gaussant de mes origines. Manque d'amour, manque d'affection, manque d'amitié... je me suis enfermée dans une tour... j'ai dressé des remparts pour échapper aux problèmes quotidiens et vivre des rêves éveillés sans lendemain. Crois-tu que ma jeunesse a été belle ?

-Non.

-Je ne regrette rien. Je me suis endurcie. J'ai fourbi des armes pour l'avenir. Mais ta gouvernante rentre. Elle est beaucoup plus jeune que toi. Élégante. Plutôt belle. Peut-être l'as-tu mise dans ton lit ?

-Non.

-J'en doute. Je rappellerai.

Cécilia pose le combiné téléphonique. Repousse le rideau. Arrête le magnétophone sur lequel elle a enregistré son appel.

Elle s'étend sur le lit. Elle est épuisée.

Elle songe déjà à ce qu'elle racontera demain.

\*

*Vendredi 27 août 1993. 14 h 25.*

-Je craignais que ta gouvernante ne sorte pas aujourd'hui. Hier, j'ai surtout parlé de moi. Maintenant il sera surtout question de maman Sofia, une inconnue pour toi. Elle était belle, maman. Elle t'aurait plu, j'en suis persuadée. Aussi blonde que moi. Désirable. Elle attirait le regard de tous les hommes. Tu entends ?

-Oui.

-Maman n'a pas été heureuse avec son second mari, dont je t'ai parlé hier. Il ne lui correspondait pas. Il avait berné maman avec son *miroir magique de l'ouest*. Pour elle, la France représentait le pays de cocagne, l'Eldorado, le Far West. C'était sûrement vrai mais elle avait choisi un mauvais cow-boy. Elle avait de la classe, maman. Elle aurait pu t'accompagner dans tes dîners d'affaires, assister à tes réceptions. Elle t'aurait fait honneur en toutes circonstances. Tu n'en doutes pas, j'espère ?

-Non.

-Après son divorce, elle a trouvé un emploi de serveuse dans un restaurant. Elle travaillait douze heures par jour pour un salaire de misère. Puis la maladie l'a terrassée. Mourir à 48 ans, tu trouves cela juste ?

-Non.

-Toi, tu vendais de bons gros camions qui te rapportaient des tas d'argent. Et tu vieillissais dans la richesse. Tu n'as jamais connu la misère. Ni la faim. Pas même la fatigue du travail. Tu fais partie de la race des seigneurs, pas vrai ? Bonheur extraordinaire, maman a réussi son premier mariage. Edward, mon père, était mineur près de Katowice. Bon mari, bon papa, il nous a gâtés. Salaire supérieur et magasins d'état spéciaux nous ont permis de vivre au-dessus de la moyenne des Polonais. Ma petite enfance a été heureuse. Maman Sofia souriait souvent. Je lui connaissais pourtant des moments de tristesse inexplicables, des larmes qu'elle tentait de dissimuler. L'hiver surtout était merveilleux. La neige, les glissades, les luges, la féerie de Noël... Cela remonte à dix ans, c'est à la fois si proche et si lointain ! Tu as connu pareils moments de bonheur pendant ton enfance ?

-Oui.

-Mon père a été victime d'un coup de grisou. Il y a eu des dizaines de morts. La catastrophe la plus meurtrière depuis des décennies. Nous avons beaucoup pleuré.

Maman a été longtemps inconsolable. Puis elle a voulu partir à tout prix. J'ai résisté. Elle m'a raisonné. C'est difficile de changer de papa à dix ans. L'attrait d'un long voyage et d'une vie plus facile ont fait le nécessaire. Tu ne t'es jamais expatrié, toi ?

-Non. Non, mais...

-Tais-toi. Ta gouvernante traverse le parc. A demain.

Cécilia repose le combiné téléphonique. Appuie sur la touche *Arrêt* du magnétophone.

Elle ne repousse pas le rideau. Ouvre la fenêtre pour laisser pénétrer les rayons du soleil.

Dans le parc, de l'autre côté de la rue, les sapins étirent leurs ombres parallèles.

\*

Samedi 28 août 1993. 8 h 37.

*J'ai craint de ne pouvoir te dire au téléphone ce que je vais t'écrire maintenant. Je confierai cette lettre au groom de l'hôtel où j'ai pris pension, il te la portera demain matin.*

*Depuis une semaine, je me renseigne à ton sujet, je t'observe de la fenêtre de ma chambre qui donne sur ta propriété. Comme maman il y a quatre ans. Maman qui ne t'a ni téléphoné ni écrit. Comme elle, je repartirai sans te rencontrer.*

*Je continue donc mon récit.*

*Maman Sofia a connu une enfance malheureuse. Maltraitée, insultée, repoussée par les autres enfants de son village. Traitée comme une pestiférée à cause de sa mère, ma grand-mère qui est morte à trente ans alors que Sofia en avait douze. Avant de mourir,*

*maman m'a raconté en détail l'histoire de grand-mère et je partage sa vénération pour elle.*

*Anna Ofaria avait dix-sept ans quand les Allemands l'arrêtèrent. Elle transportait du ravitaillement destiné aux résistants cachés dans les forêts alentour. Cela se passait durant l'été 44. Jugée sommairement, Anna fut envoyée dans l'un des quarante camps satellites d'Auschwitz. Elle y connut privations, punitions, brimades, travail forcé. Comme les autres prisonnières.*

*Remarquée par le lieutenant SS responsable de la sécurité, elle fut séquestrée par celui-ci, grand amateur de chair fraîche. Attachée, violée quotidiennement pendant un mois. Un record de longévité, paraît-il. En raison de sa grande beauté plus que de sa résistance. Puis il la rendit à son état de prisonnière. Quand les Russes investirent son camp le 24 janvier 45, trois jours avant la libération d'Auschwitz, elle était employée au Consortium I G-Farbenindustrie de Manowice, qui produisait essence et caoutchouc synthétiques.*

*Rentrée enceinte chez elle, elle subit l'opprobre général, devint la putain à SS et, plus tard, la petite Sofia, l'infâme bâtarde.*

*Oui, lieutenant SS Karl Grabstein, tu es le violeur d'Anna Ofaria. Le père de Sofia, ton unique enfant. Mon grand-père.*

*Ma mère et ma grand-mère, profondément croyantes, t'ont pardonné. Tout ce qui est arrivé était la volonté de Dieu, répétait maman. Je ne connais pas de Dieu dont la volonté soit de condamner la victime à la misère et à une mort prématurée alors qu'il offre une vieillesse dorée au bourreau.*

*J'ai observé tes promenades dans le parc. Ta manière de marcher. De caresser l'écorce des arbres. De cueillir les roses fanées. Il y a probablement un monde entre le jeune lieutenant SS de 44 et le vieillard d'aujourd'hui. Un monde qui n'excuse rien. Ma*

*mère (ta fille) m'a demandé (c'était sa dernière volonté) de venir ici afin de solliciter ton aide. Je m'y refuse et rentre en France la conscience tranquille.*

*Si tu me recherches et me retrouves, peut-être accepterai-je de te rencontrer.*

\*

Jeudi 16 décembre 1999.

*Chère Cécilia, chère petite-fille,*

*Je t'écris à quelques jours de la fin de ce siècle de progrès et de fureur. Depuis cette après-midi de l'été 93 où tu m'as téléphoné la première fois, pas une journée ne s'est écoulée sans que je pense à toi, à vous trois.*

*Ce jour-là, j'ai aussitôt reconnu la voix d'Anna Ofaria. J'ai cru devenir fou. J'ai aimé Anna. D'un amour impossible que le vent de folie qui soufflait sur mon pays et sur l'Europe a balayé. Un officier allemand et une résistante polonaise ! Je ne laissais pas Anna indifférente, cela m'a effrayé. J'ai aussi eu peur de mon attachement grandissant.*

*Regrets et remords m'ont miné durant les mois, les années qui ont suivi. Pendant la guerre nous appartenions à deux peuples ennemis. Après la guerre à deux blocs hostiles et fermés. Ce qui n'excuse rien, je l'admets.*

*Je n'ai jamais torturé ni tué, je le jure. J'ai violé, c'est vrai. En compensation, je donnais de la nourriture à mes victimes et à leurs compagnes. Et je les plaçais aux emplois les meilleurs. Je le répète, ma chère petite-fille, en dépit des apparences, les remords m'ont longtemps rongé. Me rongent encore quand je pense à ta grand-mère, à ta mère et à toi. Trois destins de femmes que j'ai marqués sans le savoir.*



*Tes coups de téléphone et ta lettre sont autant de coups de poignard dont je ne me remettrai jamais. Douleur, repentir et bonheur amer cohabiteront dans mon cœur jusqu'à la fin de mes jours.*

*Je n'avais pas retenu ton nom de famille. Tu n'as pas signé ta lettre. Les recherches ont été longues, d'abord en Pologne puis en France. Et je suis tombé malade. Une maladie grave qui me cloue à un fauteuil roulant. Je suis incapable de me déplacer pour me rendre près de toi. Puisse le Dieu d'Anna et de Sofia donner à la victime le désir et la volonté de venir jusqu'au bourreau.*

*J'ose te serrer dans mes bras. Je te baise sur le front et les joues.*

*Karl Grabstein, ton grand-père.*

## *Maintenant je sais que je reviendrai*

La mer s'est retirée en abandonnant au continent un large espace de sable fin. Des mouettes pillent un entrelacs de bâches sans profondeur, les caparaçons blancs de la houle cernent les silhouettes des pêcheurs à pied et, plus loin, la proue ivre des chalutiers tangue et roule. Un navire juché sur l'horizon imprime sa forme sur le ciel.

Le vieil homme marche tête baissée pour mieux lutter contre le vent, un noroît qui accroche des embruns à sa barbe et à ses cheveux gris. La jeune fille a glissé un bras sous le sien, elle le soutient. Elle possède encore la fraîcheur de l'adolescence. L'air vif rougit ses joues, il agite sa chevelure blonde qu'elle a dénouée. Helen lève la tête, contemple le visage buriné de Pawel Bojownik. Elle voit dans ses yeux qu'il est heureux. Plus qu'il ne l'a été depuis un an. Grand-père, pourquoi n'es-tu jamais revenu en France ? dit-elle.

\*

La rue et un trottoir séparent l'immeuble de la plage. Pawel s'assied dans un fauteuil derrière la baie vitrée, face à la mer. Sa place favorite depuis une semaine. Planté au bord de la grève, un mât partage le paysage. A son sommet flotte un drapeau rouge dont l'extrémité en lambeaux a perdu les dernières lettres. *Hard... Zone de lois...*, lit-on. Les rouleaux de la marée montante lèchent le pied du poteau.

Pawel soupire. Ce spectacle de la mer, il l'a souvent contemplé de l'autre côté de la Manche. Le Channel, il l'a traversé quatre fois au cours de sa vie. La dernière fois en compagnie d'Helen, sa petite fille qu'il adore et qui le lui rend bien. Helen a exigé qu'il l'accompagne deux semaines en France. Exigence non dépourvue d'innocence : il habitait près de Hardelot avant la deuxième guerre mondiale. Il retrouve les lieux soixante ans plus tard. Et ne reconnaît rien.

Helen traverse la chaussée, descend sur la plage. Short et T-shirt mettent en valeur son corps que la pratique du sport a sculpté. Elle ôte ses tennis, les cache entre les rochers de la digue. Agite un bras pour saluer son grand-père. Démarre son jogging. La grâce en mouvement, murmure le vieillard.

Pawel observe les nuages de sable arrachés par le vent, qui filent au ras de la grève tels les fumerolles échappées d'un volcan. Il voit d'autres plages, anglaises celles-là, fréquentées en compagnie de Lisa, son épouse. Comme lui elle adorait la mer. Elle lui reprochait souvent d'oublier l'appareil photo ou de ne pas l'utiliser suffisamment. Il rétorquait : Des tas de photos dorment dans des albums, tu ne les regardes jamais. A la rigueur, tu les montres.

Depuis la mort de Lisa, il y a un an, il les a feuilletés plus de dix fois, ces albums. Pour la retrouver, pour retrouver leur fils, sa compagne et leur deux garçons ; pour retrouver Mary, la maman d'Helen veuve depuis cinq ans. Avec lui, trois générations qui vieillissent. Qui disparaîtront pour laisser la place à d'autres.

Des touristes échappés d'un bus traversent par petits groupes le champ de vision de Pawel. Des tamalous comme les surnomme Helen qui a effectué plusieurs séjours en France. C'est quoi ça ? avait-il naïvement demandé. Des touristes de ton âge, grand-père. Quand ils descendent du car ou de l'avion, ils s'inquiètent : T'as mal où ? T'as mal où ?

Helen, justement, apparaît. Elle court près des vagues. Elle n'est pas seule.

Pawel contemple la mer. Elle change selon l'heure, le ciel, le soleil, le vent, la marée, autant d'éléments qui se combinent pour modifier sa couleur, celle du sable et celle de l'écume tantôt étincelante, tantôt grisâtre, tantôt diaprée de bleu, de vert ou de jaune.

Pawel revit sa première traversée du Channel, fin 42...

« J'appartenais à un groupe de résistants. Notre tâche : renseigner les Alliés sur les défenses et les mouvements du port de Boulogne puis sur l'avancement du mur de l'Atlantique. Nous avons saboté des lignes de chemin de fer, tendu des embuscades. Nous avons connu la faim et la soif, l'épuisement, les

insomnies et, surtout, une douleur parfaitement circonscrite au creux de l'estomac : la peur. Les Allemands nous ont contraints à nous cacher puis à fuir la France. Avec quatre compagnons, de nuit, à Etaples, nous avons investi un petit chalutier en partance pour la pêche. Nous avons bâillonné et ligoté le marin pêcheur et son fils –ce dernier nous rendra visite après-demain. Le début de notre équipée s'est avéré pénible. L'un de nous, employé sur un chalutier, possédait quelques notions de pilotage, pas suffisamment pour respecter les règles élémentaires de navigation. Le pêcheur et son fils nous ont proposé leurs services. Ils nous ont affirmé qu'ils auraient assuré notre traversée si nous le leur avions demandé. Traversée houleuse en dépit des compétences de nos nouveaux amis. Rien ne nous a été épargné : grains, bourrasques et creux impressionnants, rencontres avec des navires que nous étions incapables d'identifier la nuit. Arrivés à bon port (il le fallait, les Alliés attendaient notre renfort... Hum !), nous nous sommes séparés. Tandis que les autres rejoignaient le camp de De Gaulle, je me suis engagé dans la division blindée du général Maczek –je possédais la nationalité polonaise à l'époque. Et je n'avais pas vingt ans. »

Une Mercedes qui tracte un van stoppe devant l'appartement situé au deuxième étage. Dix minutes plus tard, un pur-sang attelé à un sulky trotte sur la plage, crinière au vent. Pawel admire son allure altière, imagine quelque crack que cette sortie récompense d'un exploit. Driver et cheval disparaissent.

Sur la ligne d'horizon glissent imperceptiblement les silhouettes de navires, ils empruntent une route maritime précise et ce sont de véritables convois qui se succèdent jour et nuit. Pawel songe à un autre convoi, celui de sa deuxième traversée du Channel. Plus à l'ouest et en sens inverse.

« Début août 44 j'ai débarqué en Normandie aux commandes d'un char que j'avais baptisé *Hardelot*. Aucune peur ne m'habitait durant la traversée. Les anciens, comme une litanie, répétaient aux *bleus* : " Nous allons prendre notre revanche sur les Allemands, cette fois nous nous battons à armes égales." Ce n'était pas forfanterie de leur part car, à Falaise, nous avons pris une sanglante revanche sur la 2<sup>e</sup> Division blindée allemande rencontrée en Pologne dans les premiers jours de septembre 1939. Terrible bataille au cours de laquelle *Hardelot* a accompli des exploits avant de succomber, sans pertes humaines parmi l'équipage, quelle chance ! Aux commandes de *Hardelot 2*, j'ai participé à la libération de la Normandie, repris Abbeville et Saint Omer aux ennemis. En combattant, toujours sous les ordres du général Maczek, j'ai traversé la Belgique, la Hollande. Devant Bréda, la catastrophe... »

Helen court près des vagues. Franck l'accompagne. Leur rencontre remonte à quatre jours. Le garçon, originaire d'Amiens, prépare sa rentrée à la Sorbonne dans l'appartement que ses parents possèdent ici. Les deux jeunes gens décèlent la présence de Pawel derrière la baie, ils lui font signe.

« *Hardelot 2* a été pris dans les tirs croisés de canons allemands. J'ai été le seul survivant de l'équipage du char, Dieu seul sait pourquoi. Poumon droit

perforé, fractures aux jambes, crâne cabossé, je me suis réveillé deux semaines plus tard pour apprendre que j'avais franchi le Channel pour la troisième fois. Que je gisais dans un hôpital londonien. Que la guerre finirait sans moi.

J'avais côtoyé et donné la mort sans crainte ni remords, connu toutes les privations. Je quittais un univers de bruit et de violence, la quiétude et le silence m'effrayaient. Mon infirmière m'a sauvé. Sa voix douce et chaude m'apaisait. J'en suis tombé amoureux -oui, on peut tomber amoureux d'une voix ! Quand elle a enlevé mes pansements, quand j'ai découvert l'ange blond qui me soignait et me parlait depuis des semaines, j'ai su qu'Elisabeth était la femme de ma vie. Et qu'elle ne m'échapperait pas.

La guerre achevée, j'ai été démobilisé en Angleterre. J'ai épousé Lisa et repris mon métier de maçon. Le travail ne manquait pas. J'ai fondé mon entreprise. Les enfants sont nés. La France est restée ancrée dans mon cœur mais je n'y suis jamais retourné. Sans trop de regrets. Selon l'expression consacrée, si c'était à refaire, je le referais. »

Helen rentre. La course a enflammé son beau visage. Elle dit :

-J'ai invité Franck a déjeuner demain. Il a hâte de connaître Léon.

Et elle disparaît dans la salle de bain.

« Léon, c'était mon nom de résistant. Les copains m'avaient surnommé Caméléon. En raison de ma faculté à passer inaperçu en tous lieux, en toutes circonstances. Mais Caméléon, c'est long. Ils ont gardé Léon. J'en ai trop raconté à Helen. Dans sa bouche, ma vie se transforme vite en légende. »

Ils passent une merveilleuse soirée. Pleine de tendresse. Pleine de rires.

\*

Une insomnie tire Pawel du sommeil. Il se lève, écarte les rideaux de la baie vitrée, s'installe dans le fauteuil. Un lampadaire de la rue répand sa lumière jusque dans le salon, éclaire crûment le trottoir et la chaussée. L'obscurité occulte la mer trouée de points lumineux frileux. Pawel imagine un instant qu'ils signalent les côtes anglaises -ils proviennent de chalutiers en pêche, il le sait.

Helen le rejoint.

-Grand-père, depuis une semaine je te sens à la fois heureux et mélancolique. Tu remues quantité de souvenirs. Laisse-les décanter. Les mauvais rejoindront un coin retiré de ton cœur. Les bons surnageront et tu apprendras vite à les savourer.

Ils s'éteignent. En symbiose de vie, de tendresse et d'amour.

« Que tu es belle, mon Helen, ma grande, ma douce ! Le garçon que tu aimeras, s'il te mérite, sera le plus heureux des hommes. »

-Je réponds à la question que tu m'as posée... hier matin. C'est par amour que je ne suis jamais revenu ici. Par amour pour la France : si j'avais posé le pied de ce côté, je ne serais pas reparti. Mais surtout par amour pour ta grand-mère : elle ne l'aurait pas supporté, elle en serait morte. Maintenant, je sais que je reviendrai. Je suppose que tu désireras revoir ton *boyfriend* français ?



## *Le voyage du vieux*

Il ouvre la porte et, debout sur le seuil, s'appuie au mur de briques mal jointes. Il hume l'air avec application. Il respire avec délices le mélange subtil de l'odeur des foins récemment coupés et de celle un peu sucrée de la moisson. L'air vibre déjà, la journée s'annonce brûlante.

Jacek descend les deux marches, s'engage à pas prudents dans l'allée du jardin. Partout, des herbes folles. Cette terre, il l'a travaillée durant plus d'un demi-siècle. Il l'a fouillée, remuée, ensemencée, enrichie. Elle l'a récompensé en le nourrissant de ses légumes et de ses fruits succulents, aux noms parfois charmants ou étonnants : Belle de Fontenay (pomme de terre), Grosse Blonde Paresseuse (laitue), Coquille de Louviers (mâche), Jaune paille des Vertus (oignon)... Aujourd'hui, à son image, elle est inutile, à l'abandon, sauvage. Depuis des années, il a observé que les pâquerettes, les boutons d'or, les herbes et les orties s'y succèdent ou cohabitent pour grandir, s'épanouir et se

reproduire sans se nuire. Les plantes seraient-elles plus intelligentes et plus tolérantes que les humains ? songe-t-il.

Le vieux atteint l'extrémité du jardin. Il n'ouvre pas la porte des cabinets plantés de guingois mais déboutonne son pantalon et arrose, en s'excusant, un bouquet de pissenlits à la magnifique floraison jaune. Des WC ont bien été installés à l'intérieur de sa maisonnette mais le vieux a décidé qu'il n'abandonnerait pas ce rite aussi longtemps qu'il serait apte à marcher.

Il fait volte-face, hâte le pas et pénètre dans la cuisine. Il approche de la gazinière. Dans une casserole cabossée, la surface du lait frissonne à peine : quelques seconds encore et elle enfle, enfle jusqu'à atteindre le bord au moment même où la main soulève le récipient. Le lait dompté retombe. Le vieux sourit, content de lui. Il coupe le gaz et rejoint la table couverte d'une toile cirée aux motifs presque effacés par de multiples essayages.

Dans un bol, il a préparé son sempiternel petit déjeuner : du pain coupé en dés, une noisette de beurre, deux grosses cuillerées de sucre cristallisé. Il couvre le tout de lait bouillant : le pain gonfle, des yeux de matière grasse surnagent aussitôt.

Le vieux pose la casserole sur un coin de table. Il touille cette soupe, délicatement, pour ne pas démonter le pain. Il emplit la cuiller de ce mélange, l'approche de ses lèvres, souffle, goûte avec précaution puis aspire avec une mine gourmande qui illumine son regard.

Cette journée commence bien. Le vieux décide de se rendre en ville.

On le hisse plus qu'il ne monte dans l'autocar. Une jeune femme lui cède sa place, merci madame, vous êtes bien aimable, et il s'installe sur le premier siège derrière le chauffeur qui démarre aussitôt.

Le vieux regarde autour de lui. Il ne connaît personne. Le bus est à moitié vide. Les passagers paraissent tristes, leur air résigné, leurs regards font peine à voir. Un couple chuchote... Où sont les bus bondés et joyeux d'antan ? On s'interpellait, on riait, on s'accordait ou on se désaccordait, on se disputait parfois. Hé ! Jacek ! T'as enfermé ta Danuta à la maison pour courir la gueuse en ville ?

Danuta, parlons-en. L'autocar a laissé le village derrière lui, il file maintenant devant le cimetière communal où, à l'ombre de deux cyprès, la femme du vieux l'attend depuis une douzaine d'années.

Jacek regarde défiler les champs. Pas de rosée ce matin. Bien qu'il ne soit pas neuf heures, les moissonneuses-batteuses travaillent déjà. Une colonne de poussière les accompagne, s'élève de plusieurs mètres, se disperse et retombe. Le vieux connaît ces monstres en ferraille qui avalent les blés et les digèrent, ces presses qui laissent derrière elles d'énormes crottes de paille cylindriques. Il connaît aussi les charrues aux socs multiples tirées par des tracteurs surpuissants, les arroseuses aux bras articulés interminables qui dispensent engrais liquides et pesticides, les arracheuses de betteraves ou de pommes de terre... autant de machines qui ont rendu les champs déserts.

Jacek déteste cette manière de cultiver la terre. Il se rappelle le temps où la campagne s'animait en toutes saisons, le temps des chevaux hennissant pattes

dressées par les charges embourbées, le temps des chants des moissonneurs ou des faneurs, des charrois vers les granges ou la râperie, des battages à la Noël... Temps béni où il était le premier charretier dans la plus grosse ferme du pays, où ses deux enfants se chamaillaient dans la cour de la maison sous l'œil vigilant de Danuta.

Le conducteur, en klaxonnant pour saluer un confrère qu'il croise, ramène le vieux à la réalité. On aborde les faubourgs de la ville. Un arrêt. Ne pas descendre. On repart. La gare, deuxième arrêt, ne pas oublier le cabas coincé entre le siège et les reins. On aide le vieux. Il se retrouve sur le trottoir, s'oriente. *Le Café des amis*, c'est bien par là ? Ne pas se tromper : la première à droite puis la deuxième à gauche.

Une dizaine de clients parlent et gesticulent devant le comptoir du bar où officie Jacques, la cinquantaine bedonnante, un sourire commercial aux lèvres. Le regard du vieux fouille le coin à gauche, au fond, à l'opposé du baby foot et du juke box. Gaston n'occupe pas sa place habituelle.

Le vieux approche et lance :

-Bonjour Jacques. Il est pas là le Gaston ?

-Salut, père Jacek. Le Gaston, comme vous dites, il a voulu jouer au jeune homme avant-hier. Il a été aux boules trop longtemps. Il a pris un chaud et froid. Il est couché là-haut avec une angine carabinée.

-Je pourrai pas le voir ?

Jacques n'a pas entendu. Ou fait semblant de n'avoir pas entendu. Il se mêle aux conversations de ses clients qui racontent les tiercés et les lotos qu'ils auraient dû gagner, les femmes qu'ils auraient pu séduire, les exploits que d'autres ont accomplis.

-Je pourrai pas le voir ?

Le vieux a probablement parlé trop bas dans ce brouhaha. Il hausse la voix :

-Sers-moi un blanc sec !

Le message passe. Comme par enchantement, un verre et une bouteille jaillissent entre les mains de Jacques qui verse le liquide doré... petit faux col qu'il corrige sous l'œil critique du vieux avant de retourner à sa pratique. Les vieux trempe ses lèvres et bougonne : le vin s'avère à peine frais.

Le vieux observe Jacques avec une prunelle irritée. C'est pas vrai, ce petit con va m'empêcher de voir le Gaston ! Tout à l'heure, il m'a appelé père Jacek. Deux fois père Jacek, il devrait dire, je suis deux fois son père, enfin...son père... deux fois j'ai sauvé la vie de son père avant que ce petit con naisse. Et il le sait ! Depuis tout petit on lui a raconté nos histoires.

La première fois dans la débâcle. Gaston et moi avions perdu nos unités respectives. Comme beaucoup nous errions. A un moment je me suis enfoncé dans un bois pour mes besoins. Gaston m'attendait au bord de la route. J'ai entendu un moteur de moto. Je me suis méfié. Arrivé à la lisière, j'ai aperçu deux Allemands. L'un braquait Gaston avec sa mitrailleuse. Je l'ai abattu d'une balle. L'autre n'a pas eu le temps de démarrer le side-car qu'il s'effondrait à son tour. C'est normal, j'étais le meilleur tireur de ma section. Ce jour-là, j'ai tué

deux Allemands pour sauver la vie au Gaston... pour que ce petit con puisse naître !

L'œil du vieux noircit. Il fixe la bedaine de Jacques qui rit à la blague d'un client.

La deuxième fois, pas longtemps après, ça s'est passé à Dunkerque. Nous avons saucissonné sur la plage pendant quinze jours avant de réussir à embarquer sur un navire anglais. Il a été bombardé par des Stukas. Il a fallu sauter à l'eau parce que le bateau brûlait. J'ai dû pousser le Gaston de force : il savait pas nager. Je l'ai soutenu pendant deux heures avant qu'on trouve une planche. On a passé une bonne partie de la journée à la mer avant d'être récupérés...

Ces évocations provoquent une montée de la tension du vieux. Sa colère est prête à éclater comme un orage de la saison.

Jacques essuie ses verres, lentement, patiemment, méticuleusement. Le vieux n'a pas bu son vin, il tapote le comptoir avec une pièce de deux euros. Le tiroir-caisse tintinnabule et Jacques rend la monnaie, en plus il me fait payer ce petit con, il n'a vraiment pas de reconnaissance, cette fois la coupe est pleine, elle déborde.

Le vieux repousse les pièces qui disparaissent dans le bac à plonge, tu peux garder la monnaie et merci quand même, et il sort accompagné par les regards ébaubis des consommateurs.

Le vieux marche, son cabas roulé dans le poing droit, le bras gauche ballant. Son costume de velours marron et sa chemise à carreaux lui donnent chaud. Il se dandine un peu. Sa colère n'est pas encore retombée.

Il observe les vitrines illuminées. Il ne comprend pas cette débauche de lumières en plein jour. Cela le choque comme le choquent tous ces objets qui encombrant les étalages et se multiplient dans des glaces savamment disposées. Le monde est fou, pense-t-il. C'est ça qu'ils appellent la société de consommation ?

Ses pas l'ont conduit devant Prisunic, Monoprix maintenant, qu'est-ce que ça change ? La porte vitrée échappe à sa main en s'ouvrant automatiquement. Il ne reconnaît pas l'intérieur avec ses étalages chargés d'articles la plupart futiles à ses yeux. Il cherche et trouve le rayon alimentation.

Il déambule parmi les pyramides de fruits et de légumes, les multiples fromages rangés comme des soldats à la parade, les piles de boîtes de conserves. Il observe les vitrines réfrigérées, extrait ses lunettes de la poche intérieure de sa veste, les plante sur son nez pour déchiffrer le mode d'utilisation d'un produit surgelé qu'il se hâte de remettre en place tel le coupable d'il ne sait quel forfait. Congelé... surgelé... cela le dépasse. Il poursuit sa quête. Au bord de la panique.

Autrefois, Danuta, accompagnée de Maria et de Janek, venait ici en courses et il les avait parfois escortés. Danuta repérait instantanément le nécessaire. Avec elle, les cabas s'alourdissaient vite et tiraient les bras vers le bas. Les

enfants s'accrochaient aux basques des parents, qu'émandaient qui un bonbon qui un nouveau canif... Les yeux du vieux s'embuent.

Jacek parcourt les rayons, revient sur ses pas, se décide, change d'idée, abandonne parfois un article trop onéreux. Une demi-heure passe ainsi. Sa colère mue en désarroi et en fatigue.

Un dernier tour. La queue à la caisse. Le vieux pose son cabas rebondi, le coince entre ses pieds, le pousse quand il progresse. Enfin son tour. Il étale ses achats sur le tapis roulant. La caissière lui adresse une remarque car il aurait dû utiliser un caddy ou un panier. Intérieurement, il lui répond des choses... pas gentilles. Il la regarde : mignonne, trop maquillée, elle a oublié son sourire chez elle. A une vitesse prodigieuse elle passe les articles devant un appareil sans taper les prix. Encore autre chose, songe le vieux, comment vérifier le compte ?

-Vingt-huit euros quarante-six, claironne la caissière.

Le vieux, en prenant son temps, range ses courses dans l'antique cabas déchiré d'un côté. Danuta l'a connu et bien utilisé celui-là, c'est dire qu'il ne date pas d'hier !

-Pressez-vous, monsieur, les clients attendent !

Le vieux se retourne, fusille du regard un jeune couple innocent qui baisse la tête. Il fouille ses poches, en extrait un porte-monnaie en cuir craquelé, l'ouvre, cherche, cherche encore, le retourne, en tire quelques papiers, passe un doigt fébrile qui ne palpe que des pièces.

-Bon sang ! grogne le vieux, j'y avais pourtant mis un billet de cinquante euros ce matin.



A nouveau il explore ses poches, son porte-monnaie qu'il vide, ses poches encore. La caissière excédée observe ses ongles soignés, semble compter ses doigts qu'elle a fins. Elle n'y tient plus :

-Bon. Que fait-on ?

Le vieux désigne les pièces sur le tapis roulant, débrouillez-vous avec ça, et, pendant qu'elle évalue et trie les courses, il réfléchit. Son porte-monnaie, il l'a ouvert pour payer le car puis pour régler sa consommation au *Café des amis*. Si le billet est alors tombé, jamais je ne le reverrai !

-Voilà, monsieur. Au revoir !

La caissière l'expédie. Des marchandises encombrant déjà le tapis roulant. Au bout de quelques pas, Jacek ouvre son cabas pour inventorier les achats restants : un litre de vin et un paquet de riz ! Disparus le café, le chocolat, les maquereaux au vin blanc, le porto et quoi encore ? Le vieux traverse le magasin tel un somnambule. Il subit des bousculades sans protester, toute hargne envolée. Une interrogation l'arrête net sur le trottoir. Il vérifie le contenu de son porte-monnaie : il ne possède plus l'argent nécessaire au retour !

Que faire ? Espérer, à l'arrêt des bus, la rencontre d'une connaissance qui lui avancerait le prix du billet ? Prendre un taxi et régler la course à l'arrivée ? Et ces cinquante euros, où sont-ils ? Si je paie le taxi en plus, quelle catastrophe ! J'ai peut-être perdu mon billet chez ce p'tit con de Jacques. C'est un comble ! Cette journée si bien commencée tourne au cauchemar.

Sa décision prise, le vieux s'élançait : il rentrerait à pied. Cinq kilomètres... six au maximum... Avec Danuta et les enfants, chargés comme des ânes bâtés, par tous les temps, quand le hasard des rencontres leur avait fait rater le car... Mais des jambes de quatre-vingt-quatre ans ? Un sursaut d'orgueil lui redressa le buste.

Ne pas se précipiter. Raccourcir le pas. De la souplesse. Le vieux enfila une rue, prit à gauche, remonta vers l'église Saint André, tourna à droite pour emprunter un raccourci, encore une fois à droite, tiens, je suis passé ici tout à l'heure.

Des passants le frôlèrent, le touchèrent parfois. Indifférent, il poursuivit son chemin, leva les yeux pour lire le nom des rues, s'orienta avec le soleil, repart. Traverser ici. Rien à gauche ni à droite, allons-y. Un vacarme grandit, le staccato d'une moto lui emplissait les oreilles, suivi du klaxon d'une auto dont il sentit le souffle passer.

Le vieux se figea. Il trembla de tous ses membres, conscient que la mort vient de l'épargner. Il patienta trois secondes puis s'élança à l'aveuglette pour se réfugier sur le trottoir. Il reprit son souffle, il avait chaud, sa chemise collait à la peau.

-Faut faire attention grand-père !

-Si c'est pas malheureux !

-Les passages cloutés, c'est pas pour les chiens.

Ces remarques blessent l'amour-propre de Jacek. Bon sang, j'ai toujours été respectueux des lois, j'ai jamais rien fait de mal. Qu'est-ce que vous croyez ?

Mon fils est instituteur, ma fille infirmière, mes petits-enfants plus haut placés. Une famille honorable, quoi ! Ils habitent loin de chez moi, ils auraient aimé me prendre ou me placer dans une maison de retraite mais j'ai refusé. Paysan je suis né, paysan je mourrai. Dans ma maison, pas au bord d'un trottoir, écrasé comme une poule ou un chien.

Jacek s'éloigne en marmonnant, son cabas pèse davantage et change souvent de main. Il marche depuis une demi-heure et l'impression d'être toujours au centre ville le taraude. Il hésite à un carrefour. Vers où aller ? Il ne reconnaît pas cette avenue bordée de platanes ni cette rue étroite qui oblige un camion à manœuvrer. Le cœur serré, la tête vide, au bord du désespoir, il comprend qu'il est perdu.

-Où allez-vous, grand-père Jacek ?

On saisit son bras. Une main ferme, qu'il devine amicale.

-Je m'en retourne au village.

-Tout à l'heure je vous ai vu passer devant la banque et je vous rencontre ici. Vous vous dirigez à l'opposé du village. Je vous accompagne ?

Le vieux se laisse entraîner. L'homme ouvre une portière, Jacek s'affale sur le siège d'une voiture inconnue. Une onde de bien-être le submerge. Il glisse son cabas derrière ses mollets douloureux, il étire ses jambes pour se délasser, il soulève et laisse retomber ses mains vides.

Le conducteur prend place.

-Je te connais pas.

-Mais si, je m'appelle Jean-Marie, j'habite presque en face de chez vous, de l'autre côté de la place.

-Ah oui, le banquier.

-Si vous voulez. Je travaille dans une banque.

Jean-Marie démarre, intercale l'auto dans la file qui progresse au pas. Cinq minutes plus tard ils glissent dans la campagne.

-Quelle heure est-il ? dit Jacek.

-Midi trente.

Le vieux soupire. Son corps s'alanguit, ses muscles se détendent, ses nerfs se dénouent, ses idées se remettent en place. Il fouille ses poches, propose un Ninas à Jean-Marie qui refuse. bercé par le confort de la voiture, il navigue aux frontières du sommeil. Le film de la matinée passe au ralenti dans son esprit rasséréné. Il lance :

-En passant devant la Vallée au bois Huttin, dis-moi s'ils ont fini de battre. Ils étaient en train tout à l'heure.

La Vallée au bois Huttin... Une longue pièce vallonnée prise entre deux talus boisés qui retiennent les eaux de ruissellement. Sur le talus haut, parmi les noisetiers, les hêtres et les frênes, quelques merisiers et deux pruniers aux énormes fruits bleus oblongs que le vieux dégustait à la bonne saison... Dans ce champ, il y a environ soixante ans, c'est ça, ils n'avaient pas beaucoup plus de vingt printemps, Danuta et lui ramassaient des javelles lourdes de grains que la moissonneuse-lieuse avait alignées en abandonnant derrière elle un sol hérissé d'éteules. Ils dressaient les gerbes les groupant par dix. Leur besogne quasi

achevée, un orage éclata. Ils bâtirent un tas plus imposant pour s'y abriter. Il pleuvait comme vache qui pisse, comme on dit ici. Le tonnerre grondait haut, avec des craquements et des roulements effrayants dont ils riaient. Un temps de fin du monde. Tout à coup la boule de feu avait embrasé le tas de javelles le plus proche puis le suivant et enfin un troisième avant de disparaître en abandonnant des flammes derrière elle. Les trombes d'eau éteignirent l'incendie.

Le vieux avait alors prononcé des paroles à jamais inscrites dans son cœur : La mort n'a pas voulu de nous, ma belle. Si on s'accordait pour la vie tous les deux ? Il s'était penché et avait embrassé Danuta pour la première fois.

-Bien vu, grand-père, ils ont fini de battre la Vallée au bois Huttin.

Jean-Marie n'a aucune idée des pensées du vieux. Jacek songe que sa vie a passé avec la rapidité de l'éclair d'il y a soixante ans.

La voiture stoppe devant la maisonnette du vieux.

-Jean-Marie, sois gentil, descends et ouvre-moi.

Le jeune homme le précède dans la cuisine où l'air est étouffant.

-Bon Dieu ! s'écrie Jacek en se ruant vers la cheminée, mon billet de cinquante euros !

Le cœur du vieux gonfle de joie. Certes, il a fait ce voyage pour peu de choses. Quand même, cet argent qu'il croyait perdu !

-Jean-Marie, va à la cave et remonte-nous une bouteille de Côte de Beaune. Tu trouveras dans le casier, à gauche de l'escalier... Non non, ça me fera plaisir... et j'en ai besoin. Ne secoue pas le vin, ça le contrarierait.

Le vieux ouvre un tiroir, prend le tire-bouchon. Il sort et aligne trois verres ballons qu'il essuie. Jean-Marie réapparaît, pose la bouteille que le vieux débarrasse de sa poussière sans la remuer.

-Vas-y, t'es plus costaud.

Jean-Marie débouche la bouteille. Jacek remplit les trois verres, repousse le cabas qui encombre la table. Il lève son vin, le mire face à la fenêtre. Il l'approche de ses lèvres, en verse une petite quantité sur sa langue et remue les lèvres avant d'avalier.

-Fameux ! Quel nectar ! J'en ferais bien mon ordinaire.

Jean-Marie boit à la hâte, s'excuse :

-Je mange sur le pouce et je file au travail.

-Merci mon gars, je te dois une fière chandelle.

-C'est rien, grand-père. A la *revoyure*.

Le garçon sort. Le vieux, maintenant seul, jette un coup d'œil rassuré autour de lui. Il est bien ici. Il est chez lui. Cette matinée, il ne l'oubliera pas de sitôt. Il aperçoit le troisième verre encore plein.

-Ben, t'as rien bu Danuta. C'est vrai, t'aimes pas le vin en dehors des repas.

Le vieux écarte le verre vide pour lui substituer le plein. Il réfléchit longuement puis son visage s'éclaire : Tu te rappelles Danuta, en 37, l'année où Maria est née ? A la coupe de Vertefeuille, c'était l'hiver...

## *Séjours en Pologne*

Comme je l'ai écrit dans l'avant-propos, j'ai effectué une douzaine de séjours en Pologne, qui représentent une trentaine de semaines au total. J'ai traversé la plupart des régions, visité la plupart des villes. Pas question pour moi de jouer les guides touristiques, il en existe qui sont très bien faits. Je me contenterai de vous narrer quelques rencontres ou mésaventures que j'ai vécues, de vous livrer quelques clichés qui m'ont frappé.

\*

J'ai franchi la frontière polonaise pour la première fois en juillet 67 et j'ai pleuré, faut-il le rappeler ?

J'arrête dans un gros village à la porte d'une épicerie. Un homme contourne la voiture. Je crois rêver : mal rasé, ses cheveux de rouquin en bataille, vêtu d'une espèce de treillis, il est le sosie de l'idiot de mon village.

Je descends.

Il m'apostrophe (deuxième choc) :

-Alors ! Poulidor va gagner le tour cette année ?

Explication : Le quidam a été mineur dans le Pas de Calais avant la guerre et s'exprime en bon français. Passionné de cyclisme, il est abonné à *Miroir Sprint* depuis 1946, date de son retour au pays.

\*

Nous nous arrêtons chez l'habitant à une dizaine de kilomètres de Gdansk. Les chambres nous conviennent. On nous propose de nous restaurer dans la cafeteria de la station service, juste en face. C'est bon et pas cher comme annoncé. A notre retour, l'ancêtre de la maison nous aborde et nous propose de l'accompagner pour nourrir ses carpes tout près de là. Il est vingt-deux heures. Nos épouses refusent, prétextant la fatigue. Mon ami Michel et moi acceptons. L'étang (un demi-hectare) recèle en effet d'énormes carpes qui bondissent sur les morceaux de pain que nous leur jetons.

Puis le vieux nous emmène au puits dressé près de l'eau. Un muret percé de deux entrées l'entoure, une paillote surmontée du drapeau polonais l'ombrage. Un couvercle cadenassé ferme l'entrée, l'homme l'ouvre puis tourne la manivelle du treuil. Un cuveau apparaît bientôt.

-Le bar est ouvert, annonce le vieillard avec une mine amusée.



Nous découvrons avec ébahissement un assortiment de bouteilles d'alcool : vodka, schnaps, cognac et champagne français, chianti... Nous choisissons une vodka pour faire honneur au pays.

Nos hôtes possèdent une belle et grande maison. Le lendemain, le vieux nous explique l'origine de leur fortune : un atelier de menuiserie qu'il nous fait visiter. Aujourd'hui, toute la famille (enfants et petits-enfants) fabrique des portes et des fenêtres de qualité. Ce qui provoque une moue du vieux : il était spécialiste en boiserie d'orgue, il a travaillé pour nombre de cathédrales et de basiliques à travers une grande partie de l'Europe.

\*

La ville de Sopot est la plus ancienne et la plus chic station balnéaire de la mer Baltique.

Une jetée en bois longue de plusieurs centaines de mètres permet de flâner au-dessus de l'eau. Spectacle étonnant : des dizaines de cygnes se laissent bercer par les flots, quêtent de la nourriture auprès des touristes.

J'ai renoncé à cette promenade lors de ma dernière visite : la jetée a été *privatisée* et son accès est dorénavant payant !

\*

Difficile de décrire Karol. Rencontré à Gdansk, à la recherche de devises. Plutôt petit, crâne rasé, costume, chemise et cravate claires : une gravure de mode. Soixante-quinze ans et pas une ride. Un sourire charmeur.

Nous avons sympathisé, nous nous sommes revus plusieurs fois et avons correspondu pendant des années.

Lors de notre première rencontre, il nous a fait visiter la Vieille Ville, l'église de Solidarité, nous a proposé de rencontrer Lech Walesa à la messe du dimanche, il le connaissait personnellement (non vérifié : il nous fallait repartir le samedi). Nous lui avons offert de déjeuner ensemble. Il a refusé mais nous a accompagnés à la condition que nous commandions une bouteille de vin français... dont il a bu un verre.

Karol avait vécu en France avec ses parents avant la seconde guerre mondiale. Il avait pratiqué le football à Nœud les Mines avant de rejoindre la Pologne et de devenir joueur professionnel (non vérifié).

Il connaissait le Consul de France à Gdansk (vérifié : nous l'avons rencontré dans son bureau). Il connaissait toutes les belles filles en jupes courtes que nous croisions au centre ville ; il m'indiquait discrètement le prix de la nuit (en dollars) et le nom de l'hôtel où elles travaillaient (non vérifié, bon...). Je lui ai demandé un jour d'entrer en relation avec deux joueurs de haut niveau d'un sport collectif avec l'éventualité d'un transfert en France. Un mois plus tard, j'ai reçu les photos et les CV : d'un joueur-entraîneur ancien capitaine de l'équipe nationale, d'un jeune qui frappait à la porte de l'équipe de Pologne. Le club intéressé a reculé par manque de moyens (?). Cela a probablement retardé de quelques années son accession au plus haut niveau.

L'épouse de Karol était une sainte.

Voilà : Karol, c'était ça et bien d'autres choses. Nous nous sommes fâchés pour un problème idiot. Je le regrette encore...

\*

504 en panne au cœur de Gdansk un samedi après-midi. Que faire ? *Like Sunday, Saturday is closed*. Je m'adresse à deux miliciens en patrouille : Débrouillez-vous les gars, je ne peux pas bouger d'ici et nous sommes cinq ! Ils partent, reviennent une demi-heure plus tard : un mécanicien accepte de se déplacer. Le hic : il habite à quarante kilomètres de la ville.

Les miliciens nous tiennent compagnie pendant l'heure d'attente. Je les amadoue en leur offrant des Gauloises. Une foule envahit tout à coup le trottoir. Un véhicule l'accompagne. Les gens sortent d'un stade proche et le camion est équipé d'un canon à eau.

Enfin notre mécanicien. Endimanché. Je lui explique qu'il n'y a plus de jus, que la batterie est quasiment neuve, que... Il relie deux bouts de fil à une ampoule, me demande de donner des coups de démarreur. Il explore le moteur : rien ! Il se couche pour examiner le dessous de la voiture. C'est quoi, ça, près du réservoir ? La pompe à injection. La pompe à injection ne répond pas !

Idée de génie : je pense aux fusibles. Je les lui désigne. Il teste, inverse, hurra ! le moteur démarre !

Déplacement : 80 km. Main d'œuvre : 1h30. Le mécanicien nous demande l'équivalent de quinze francs. Je lui en donne trente et un paquet de Gauloises. Nous nous séparons contents les uns de l'autre... et vice versa.

\*

Dimanche, onze heures. Le ciel pisse dru. Une route nationale quasiment déserte. Planté dans le fossé, un vieil homme : chaussures de ville et costume sombres, chemise blanche et cravate noire, chapeau indéfinissable. Dans sa main droite : le manche d'un parapluie gris comme le ciel. Dans sa main gauche : une chaîne. A l'extrémité de la chaîne : une vache. Bon appétit !

\*

Nous logeons durant une semaine chez Elisabeth, dans un appartement HLM de la banlieue de Varsovie.

Elisabeth ? Blonde, sympathique, accueillante, la quarantaine épanouie. Sa fille est en colonie de vacances, son ami en prison (une erreur judiciaire, paraît-il, il a perdu son portefeuille sur les lieux d'un cambriolage avec lequel il n'a aucun lien).

Mon épouse et moi disposons d'une chambre coquette et prenons le petit déjeuner sur place. Puis nous visitons Varsovie. Vers quinze heures, nous récupérerons notre hôtesse à son travail (elle était secrétaire au Ministère du Commerce), nous poursuivons nos visites ensemble avant de rentrer à l'appartement pour dîner.

Un après-midi, en montant dans la voiture, Elisabeth dit

-Vite ! Il faut aller à *tel endroit*, il y a eu un arrivage massif de papier toilette !

Je traverse Varsovie aussi rapidement que possible. Trop tard : on ne nous a pas attendus pour venir à bout des rouleaux.

Un an plus tard je reçois un courrier d'Elisabeth : elle émigre en Israël avec sa fille. Plus de nouvelles depuis. Dommage.

\*

Embouteillage en rase campagne. Rare. Très rare. J'avoue qu'il est difficile de dépasser une énorme meule de foin ambulante sur une route nationale en montagnes russes. Nous prenons notre mal en patience. Après tout le paysage est beau avec ses parcelles pareilles à des lanières jaunes ou vertes piquetées de rouge par les coquelicots. Enfin je double le chariot que tirent deux chevaux conduits par... une sœur en cornette.

\*

J'ai toujours eu des rapports particuliers avec la *Milicja* (ancien régime) puis la *Policja* (nouveau régime). Pour simplifier et abréger : j'ai toujours joué les idiots. Deux exemples :

Je prends un sens interdit pour éviter de contourner une place en travaux et d'emprunter une chaussée truffée de trous énormes. Un milicien barre le passage. Il tente de me faire reculer pour respecter le sens obligatoire. Cinq ou six fois je m'obstine à lui demander dans un polonais plus qu'hésitant : S'il vous plaît, la route pour ... ? Excédé, il m'autorise à passer. (J'ai utilisé ce stratagème dans diverses circonstances : il a toujours fonctionné à merveille.)

Deux motards m'arrêtent à la sortie d'une ville. Pourquoi ? Excès de vitesse. Pourquoi ? Excès de vitesse. Pourquoi ?... L'un d'eux écrit 82 et 60 sur le dos de sa main. Il désigne 60 en levant le pouce puis 82 en me montrant du doigt puis en agitant l'index en signe de dénégation. Si je n'ai pas compris... Je présente les documents de la voiture, mon permis de conduire. Il écrit. Écrit. Me rend les papiers. Je lui demande à ma manière (idiote) comment il connaît ma vitesse. Il saisit le combiné de la radio installée sur sa moto et s'enquiert :

-A combien roulaient les Français dans la voiture allemande ?

Je possède effectivement une K 70 Volkswagen achetée d'occasion.

-A 82 km/h, crache la radio.

Résigné, je frotte le pouce contre l'index pour connaître le montant de l'amende.

-Rien, dit le motard.

A ma manière (toujours idiote) , je lui demande pourquoi il a écrit tout cela.

-En souvenir !

Je le remercie comme je peux et file sans demander mon reste.

*Les Français dans la voiture allemande. Comprenez ce que vous voulez...*

\*

La route sinue à travers un bois. Je roule lentement pour admirer des fûts tellement hauts qu'ils égratignent les nuages. Tout à coup une chèvre traverse la chaussée, m'oblige à freiner brutalement. D'autres, une vingtaine peut-être,

suivent en troupeau désordonné qui entoure une grand-mère toute ratatinée. Vêtue d'une robe noire qui balaie le sol, marchant pieds nus, elle porte un fagot. Une vision moyenâgeuse.

\*

*On* nous propose une balade en train. De Przemysl à Krosienko, je crois. Une balade très particulière : la majeure partie du trajet s'effectue en Ukraine. Toléré pour les Polonais, interdit aux étrangers.

La frontière. Barbelés. Miradors. Soldats de l'armée rouge. Les Russes prennent les commandes du train. Ils remplacent la locomotive électrique par une gigantesque machine à vapeur datant du XIXème siècle, des hommes armés montent dans chaque wagon, sur les toits et tttt ! le petit train s'en va à travers la campagne, tttt ! le petit train s'en va en sifflotant.

*On* surveille le couloir pendant que mon épouse et moi écartons le rideau (interdit) pour observer et photographier (strictement interdit). Champs, chemin creux, bosquets défilent (au ralenti). Des chaumières parfois, couvertes de peintures gaies, isolées ou ramassées en hameaux. Des moissonneuses-batteuses travaillent en batteries dans des pièces immenses, images d'Epinal de la propagande. Quand le factionnaire passe devant la porte vitrée de notre compartiment, *on* nous avertit, nous nous taisons et le rideau est parfaitement tiré. Le soir, au retour, nous découvrons des paysans coupant le blé à la faucille sur des lopins de terre *privés*.

*On* nous explique que les Russes ne s'illusionnent pas : les passagers du train observent l'extérieur. Aussi, et c'est de bonne guerre, les Polonais découvrent des champs russes cultivés de manière moderne et des maisons pimpantes (la peinture est distribuée gratuitement avec obligation de l'utiliser), les Russes non avertis ricanent en regardant passer les locomotives à vapeur polonaises et pensent avoir affaire à des arriérés.

Quant à nous, *on* nous explique que nous ne risquons pas grand-chose si nous sommes découverts : accusés d'espionnage, deux ou trois jours d'interrogatoires et, peut-être, l'intervention de l'ambassadeur de France pour retrouver notre liberté.

\*

Les hôtels de Cracovie rebutés, nous trouvons une chambre dans un camping. Equipée de huit lits individuels pour nous cinq, d'une table et de quatre chaises. La gérante s'empresse de jeter une nappe blanche sur la table et d'y poser un bouquet de fleurs naturelles : l'accueil polonais !

Je passe une nuit agitée : deux fois, je me retrouve cul par-dessus tête. Je dors, je tente de dormir sur l'un des premiers sommiers à lattes de l'histoire de la literie. Hélas, les lattes sont posées de guingois, trop courtes, non clouées : dès que je remue elles glissent et tombent. Et moi avec.

Vers neuf heures, nous sortons en passant par une pièce commune équipée de gazinières, d'une longue table et de bancs, où les campeurs peuvent se restaurer. Justement un groupe mange du cassoulet.



-Ils ne sont pas dégoûtés, à cette heure-ci, dit mon épouse.

-Vous désirez y goûter, Madame, dit un monsieur en se levant.

Roméo est Roumain, chirurgien dentiste ainsi que son épouse ; ils ont une fille. Son ami est ingénieur, marié à une laborantine et père d'un garçon ; le papa de l'un les accompagne, il est aussi ingénieur. Nous discutons longuement avec Roméo. Il a soigné des personnalités du parti et , grâce à leur appui, a obtenu des visas pour visiter plusieurs pays du bloc de l'est. Ils disposent, à sept, de soixante-dix francs, change minimum et maximum obligatoire pour leur séjour de trois jours en Pologne. A cinq, nous dépensons davantage pour chaque repas. Mais Roméo s'avère débrouillard : il a passé de la vodka roumaine en fraude. Pour mettre du beurre dans les épinards, si j'ose dire.

Le lendemain, nous offrons l'équivalent de cent francs à notre Roméo. Il refuse. Je commets alors l'erreur de lui affirmer que cette somme correspond à une demi-journée de salaire pour moi. Il blanchit et me dit textuellement :

-Si je comprends bien, nous sommes des vers de terre et vous êtes des étoiles.

Nous insistons. Il accepte finalement notre argent.

Nous correspondons depuis plus de vingt ans. Je vous fais grâce des complications que cela représentait avant la chute de Ceausescu...

\*

Descendre le Dunajec à bord d'un radeau dirigé à la perche par un montagnard en costume traditionnel appartient aux moments incontournables

d'un voyage en Pologne. Avant de pénétrer dans des gorges spectaculaires, le fleuve paresse entre des rives basses et verdoyantes. Je n'oublierai jamais l'image de cette jeune fille à la blondeur de blés à moissonner : elle rinçait son linge entourée d'oies au plumage de neige, qui baissaient et relevaient leur long cou pour boire.

\*

Formidable cette BMW série 7 ! Une occasion en or : 80000 km, état impeccable, le prix d'une R21 neuve ! Achetée une semaine avant notre départ.

Le troisième jour, à Varsovie, nous changeons d'hôtel -le précédent s'avérant trop bruyant. Je sors la voiture du parking surveillé pour effectuer le transfert. Le temps de monter chercher un reste de bagages et *bye bye* ! Plus de voiture !

Panique. Coups de téléphone. Déclaration à la police (Ne vous plaignez pas, ça s'est bien passé. Sous entendu : sans sang versé.).

Inter mutuelles assistance : génial. Faites la fête, on s'occupe de tout. Nous vous rappellerons demain à huit heures. Soyez prêts pour le rapatriement puisque vous ne souhaitez pas poursuivre votre séjour (comment faire sans bagages ?).

Nous faisons donc la fête sur la Grand Place de Varsovie. Le lendemain : coup de téléphone comme prévu. A dix heures, un taxi nous cueille à la porte de l'hôtel. Le chauffeur, après narration de nos déboires : Ne vous plaignez pas, je viens d'entendre pire à la radio. On a volé une Mercedes avec deux bébés à

bord. Evidemment... Avion à 13 h 30. Classe affaires. Champagne. Rires. Ambiance morose autour de nous. Les gens saisissent ce qui nous est arrivé. La conversation devient générale. Bilan : sept voitures volées sur moins de vingt-cinq mètres carrés et une atmosphère réchauffée.

Arrivée à Roissy peu avant seize heures. Un taxi parisien nous attend et nous dépose dans la cour de notre demeure vers 17 h 30.

Quand je vous dis que Inter mutuelles assistance c'est génial...

\*

A chacun de mes voyages j'emmène de la parentèle ou des amis différents. Ce qui explique pourquoi j'ai visité  $x$  fois certains sites remarquables. C'est le cas d'Oswiecim (Auschwitz) –si j'ose appeler site pareil lieu sur lequel je ne préfère ne pas m'étendre.

De passage à Oswiecim, nous entrons dans le restaurant *Skorpion*. Le serveur, pantalon noir et chemise blanche, s'approche de notre table et, stupeur, je reconnais Jean-Pierre Papin –le sosie de JPP plutôt. L'homme ignore l'existence de notre illustre auteur de *papinades*. Je lui explique tout, je prends des photos en lui promettant de les lui expédier (ce que j'ai fait). J'aurais pu en envoyer aussi au véritable JPP en me rappelant à son souvenir : je l'ai emmené à la pêche à l'époque où il avait douze quatorze ans et venait à Saint -Quentin, en vacances chez un demi-frère par alliance.

\*

Chambre d'hôte non loin de Zakopane. Une chambre vaste, entièrement boisée, avec balcon ouvrant sur les Tatras encapuchonnées de neiges éternelles.

Dîner en ville. Au retour, notre hôtesse nous propose un café que nous refusons. Demain matin avant de partir en montagne, dis-je (seul le gîte lui est permis, pas le couvert).

Le lendemain matin nous découvrons une table encombrée des victuailles les plus diverses. J'explique à l'hôtesse : Les Français prennent du café ou du thé, du lait, du pain, du beurre et de la confiture, c'est tout. Mettez tout cela (tomates, charcuterie, fromages...) au frigo, nous le mangerons ce soir en revenant de la montagne.

Nous passons ainsi trois jours en demi pension.

Notre logeur nous confie qu'il a pu bâtir une pareille maison (magnifique, de style montagnard, avec trois étages) parce qu'il a travaillé au noir à Chicago pendant deux ans. Là-bas, dans le bâtiment, il gagnait en deux jours son salaire mensuel en Pologne.

Nous payons soixante francs par couple et par jour (en demi pension, je le rappelle). En 98.

\*

Promenade dans les Tatras, à une vingtaine de kilomètres au sud-ouest de Zakopane, à partir de Lysa Polona (encore un classique).

Une route en lacets serpente parmi les arbres, parfois coupée par un torrent, parfois ouverte sur de superbes paysages. Elle aboutit à un lac magique,

au pied des neiges éternelles. Ce parcours s'effectue à pied ou en chars à bancs tirés par des chevaux caparaçonnés.

Nous descendons pédibus quand nous entendons un bruit étrange. Un bruit étrange qui enfle, enfle. Deux chevaux attelés à une carriole débouchent brusquement de la forêt. L'attelage, dirigé par un homme debout sur l'engin, les rênes bien en mains, traverse la chaussée au galop et disparaît en aval. Le bruit infernal décroît puis disparaît.

Cette scène a duré deux secondes. Une vision inouïe. L'impression d'un bond en arrière au cœur de l'antiquité.

Nous approchons : l'attelage dégringolait le lit rocheux d'un torrent à sec.

\*

Cette année-là le coffre de mon Break Nevada est bourré d'une douzaine de cartons de médicaments récoltés dans mon entourage ou offerts par mon pharmacien qui collecte les fins de traitements pour les pays du tiers monde. A la frontière, quand j'annonce le contenu des cartons, les douaniers polonais ne me demandent même pas mes papiers.

Je distribue les médicaments par-ci par-là. Jola, l'épouse de mon ami Marek, choisit ceux qui conviennent à sa famille. Le docteur attiré de ma cousine Ania procède de même. Il m'émeut quand il dit, les larmes aux yeux, en manipulant une boîte : Je croyais que ça n'existait que dans les livres.

\*

Le passage de la frontière de l'Allemagne de l'Est, avant la chute du mur de Berlin, représentait toujours un moment particulier d'un voyage en Pologne.

Je suppose que les douaniers, probablement des communistes purs et durs, afin de garder leur poste après la réunification, ont dû effectuer de longs stages de savoir-vivre et d'amabilité. Mais ce n'est pas le sujet de mon propos (il y en aurait trop à raconter).

Je me rends au Consulat de Pologne à Lille pour obtenir des visas. On m'explique aimablement comment accomplir le trajet le plus économique : plein en Belgique et en Allemagne de l'Est, à quinze kilomètres de la frontière polonaise. Il faut dire qu'à l'époque, au-delà du rideau de fer, les stations - services étaient si rares qu'elles figuraient sur la carte des pays !

Trajet aller : impeccable. Au retour, nous quittons la Pologne avec un minimum d'essence. Je roule vingt, trente kilomètres... Le cauchemar : pas de station dans cette direction ! La prochaine (d'après la carte) se trouve à une centaine de kilomètres. Que faire ? Interdiction de tomber en panne sèche sur l'autoroute.

Rebrousser chemin pour retrouver la station de l'aller ? Pas de barrière de sécurité. Personne devant, personne derrière. Demi-tour sur la bande gazonnée qui sépare les voies (première infraction).

Je découvre bientôt un panneau indiquant une pompe dans un village distant de 3 km. Je quitte l'autoroute (deuxième infraction, car nous ne possédons que des visas de transit).

La station. J'arrête en queue de file. Un stop interdit l'accès, une voiture à la fois est autorisée à se présenter à une pompe. Une demi-heure d'attente. Les gens nous observent comme si nous étions des *extragalactiques*. Sur le côté du bâtiment, une bâche kaki protège un engin facilement identifiable : un char avec son canon.

Enfin notre tour. Le gérant désigne une pompe à l'écart près de laquelle je me gare. Je lui spécifie que je désire du super, il acquiesce. Je lui montre des Deutschemarks de l'ouest, il lève le pouce, ouf !... Il rejoint le bâtiment où il disparaît. Une minute passe... deux... trois... L'inquiétude grandit à l'intérieur de la voiture : ne téléphone-t-il pas à la police ? Le voilà, avec un grand sourire, brandissant la clé du cadenas qui condamne la pompe. Il ne sert pas tous les jours du super ! Ici, la majorité des voitures, des Wartburg, roulent avec un mélange *deux temps*.

Nous retrouvons l'autoroute. Ouf ! Ouf ! Ouf ! Sauvés !

Plus loin, route barrée : des *sens interdits* et deux *sens obligatoires* opposés ! A droite, le nom d'un village : merci, nous avons donné. De l'autre côté : une route sans indication et la possibilité de reprendre l'autoroute sur sa partie gauche. J'emprunte cette dernière voie, suivi par une file de Wartburg, Mercedes, BMW et autres véhicules... jusqu'au moment où je réalise... que je roule à contresens. Mes pneus devorent illico du gazon (troisième infraction).

Nous sommes maintenant persuadés qu'il ne peut plus rien nous arriver.

\*

J'ai gardé Marek pour la fin. Marek ? Un ami, un frère cadet vingt ans plus jeune. Barbu comme moi. Infatigable. Plein d'humour. Pince-sans-rire. Cultivé.

En 85, il a été notre guide dans la mine de sel de Wieliczka. La visite terminée, nous avons discuté, fait des photos, échangé nos adresses. La genèse d'une amitié de plus de vingt ans.

A l'époque, Marek était ingénieur à la mine la nuit, guide en français le jour. Depuis il a épousé Jola et ils ont deux enfants : Karolina et Michel.

Jola est une jolie brune à la peau bise comme les Gitanes. Gentille, d'une gaieté communicative, elle est pédiatre à l'hôpital américain de Cracovie. Elle a écrit l'important chapitre *Pédiatrie* d'une encyclopédie de la médecine.

Karolina a dix-sept ans ; sympathique, studieuse, elle adore son papa. Michel, quatorze ans, est jovial bien que perpétuel inquiet ; pour lui, la France possède la plus belle cathédrale du monde (le Stade de France) et un dieu unique (Zidane).

Deux anecdotes :

A la fin de ses études, Jola a fait un stage dans un hôpital parisien. Marek la rejoignit et ils accomplirent un tour de France en auto-stop. Des années plus tard, chez eux, nous regardons les diapositives de leur périple. Parmi elles, un cliché du Corbier (Haute-Savoie). Nous leur désignons notre ancien appartement situé au premier étage de l'un des immeubles. Le monde est petit !

Nous visitons Cracovie en compagnie de Marek. Il nous demande parfois de l'attendre deux minutes pendant qu'il disparaît au pas de course. Nous découvrons la raison de ce manège : il cherche des chaussures pour Karolina.



Peu important la forme et la couleur, il cherche des chaussures à la taille du morceau de bois qu'il cache dans sa poche. Nous rentrons bredouilles.

Marek est venu trois fois chez nous. La première comme conférencier à l'occasion d'un colloque sur les mines à l'Institut catholique de Paris. La seconde pour représenter la Pologne au salon mondial du tourisme, toujours à Paris. La troisième fois, une semaine complète en vacances et en famille.

Chacune de nos rencontres est une fête.

Si vous ne l'avez pas encore fait, je vous souhaite de visiter un jour la mine de sel de Wieliczka. Avec Marek pour guide, c'est génial (paroles d'amis).

Je pensais remplir des pages à propos de Marek mais je n'y parviens pas. Marek est à l'image de la Pologne : impossible de le raconter, il faut le vivre.

## *Table*

Avant-propos .....	02...
Maria.....	04...
Edek.....	11 ..
Sosia et Tadek.....	14.
Marta.....	22
Les trois frères.....	33
Trois femmes.....	42..
Maintenant je sais que je reviendrai.....	50...
Le voyage du vieux.....	57
Séjours en Pologne.....	71.

